LA BELLE AURORE

Ouvrages de Léon Gozlan.

Pérégrine.	4 vol.
Aventures du prince de Galles.	5 vol.
Georges III.	3 vol.
La marquise de Belverano.	2 vol.
La comtesse de Bruines	3 vol.

Ouvrages de la comtesse d'Ash.

La comtesse le Bossut	3 vol.
La belle Aurore	6 vol.
Le dernier chapitre	4 vol.
Le Neuf de Pique	6 vol.
La princesse Palatine.	6 vol.
La Marquise Sanglante	3 vol.
La Bien-Aimée du Sacré-Cœur	7 vol.
Les Amours de Bussy-Rabutin	3 vol.

Ouvrages du vicomte Ponson du Terrail.

Les Coulisses du Monde	8 vol.
La Baronne Trépassée	3 vol.

Ouvrages d'Élie Berthet.

Le Spectre de Châtillon	5 vol.
Les Mystères de la Famille	3 vol.
Le Cadet de Normandie	2 vol.
La Ferme de la Borderie	2 vol.
La Bastide Rouge	2 vol.

Fontainebleau, imprimerie de E. Jacquin.

LA BELLE
AURORE

PAR

MADAME LA COMTESSE DASH

5

PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR
37, rue Serpente.

1856

I

Un beau rêve.

On prit cette fois pour l'introduire des précautions méticuleuses, sans se l'être avoué, les deux femmes sentaient que cette entrevue ne ressemblait pas aux autres, qu'il allait se passer quelque chose de so-

lennel, de dangereux, où l'avenir pourrait-être compromis et le présent transformé.

— Tu ne me quitteras pas, Kensebeck, répéta plusieurs fois Dorothée, tu ne nous laisseras pas seuls, je te le demande au nom de mon honneur, de mon repos.

— Soyez tranquille, madame, non je ne vous quitterai point, que Dieu m'en garde, j'ai trop peur de vous deux.

Lorsque Philippe fut introduit, il était si ému, qu'il n'eut pas la force de parler. Il s'approcha de la princesse et resta debout devant elle, n'osant pas prendre sa

main tremblante sur le bras de son fauteuil, dans une de ces attitudes, charmantes par leur gaucherie même. Elle rompit le silence la première.

— Vous êtes un fou, lui dit-elle.

— Non, je suis un malheureux.

— Même en ce moment?

— En ce moment, je ne sais ce que je suis, car je ne sais ce que vous allez me dire. Je vous vois il est vrai, mais pour la dernière fois peut-être, prononcez, je vous en conjure.

— J'ai voulu vous raisonner.

— Je n'écoute pas la raison, je n'écoute que l'amour.

— L'amour ! Kœnisgmarck, l'amour est-il possible entre nous ? ignorez-vous ce qui nous sépare à jamais ?

— Je ne vois, je ne veux voir que ce qui nous unit au contraire. Vous m'avez aimé, vous m'avez chassé, une perfidie indépendante de notre volonté nous a séparés malgré nous. Vous êtes à moi, vous ne pouvez être qu'à moi, je vous veux, je ne vous céderai à personne, ou nous mourrons ensemble.

— Relevez-vous, relevez-vous, comte, écoutez-moi, je vous en supplie ; songez à mes enfants, à mon mari, à ma famille, à ma gloire de femme et de princesse enfin.

— Si vous m'aimiez, vous ne songeriez qu'à moi, madame. Ah ! je suis bien malheureux !

— Dites bien ingrat !

— Ingrat !

— Regardez où vous êtes, songez à l'heure où je vous reçois, et plaignez-vous ensuite.

— Ah ! tout cela sont des semblants de

bonté, de la pitié peut-être, je n'en veux pas, je veux que vous m'aimiez comme je vous aime, comme vous m'avez aimé autrefois. Dorothée, Dorothée, avez-vous donc tout oublié?

— Non, non, Philippe, mais je ne puis, je ne dois...

— A qui vous devez-vous donc? à vos enfants? les enfants d'une princesse ne sont point à elle, ils sont au pays, à qui ils appartiennent d'abord; elle ne peut ni les élever, ni les instruire, ni les diriger selon ses goûts; elle ne peut point les marier, les faire heureux, on les lui prend. Ne vous a-t-on pas prise à votre mère, vous?

— C'est vrai.

— Votre mari ! que devez-vous à cet homme, qui vous abandonne insolemment, qui vit avec une autre sous vos yeux, qui ne prend pas la peine de vous cacher ses désordres, et pour lequel vous n'êtes plus rien qu'une gêne. Vous ne savez pas tout, et moi je sais.

— Dites, dites donc.

— Il a signé de son sang une promesse de mariage à sa maîtresse, lorsqu'il serait débarrassé de vous, par tous les moyens. Je l'ai vue.

— Est-il bien possible, mon Dieu !

— Vous ne me croyez pas capable, n'est-ce pas, de vous tromper à cet égard, encore bien moins qu'aux autres. Je l'ai vue, mademoiselle de Schulembourg me l'a montrée, et je dois vous le dire, elle fait tout pour vous servir, sans qu'il y ait jamais rien eu de convenu entre nous à cet égard; pourtant ses intérêts sont les miens. Elle veut vous séparer du prince, comme je veux vous avoir à moi. Moins emportée, moins méchante que la Platen, elle juge les choses plus sainement, parce qu'elles les voit avec plus de froideur. Elle pense qu'un éclat, une tragédie, ruineraient les affaires de tout le monde au lieu de les avancer. Elle veut que tout se passe tranquillement, ou du moins aussi tranquillement que peut se

passer une séparation dans des régions aussi élevées que la vôtre.

— Je comprends, si j'aide au divorce, si je le demande, il se fera plus vite et l'odieux n'en retombera pas sur elle. Savez-vous que cela est horrible et et qu'on ne pousse pas une pauvre femme au précipice avec plus de cruauté.

— Que devez-vous à un pareil homme? pouvez-vous à cause de lui, réduire au au désespoir celui qui vous aime passionnément, celui qui mourrait mille fois pour vous épargner une douleur?

— Ah! mon père, qu'avez-vous fait! ré-

pliqua Dorothée, dont les larmes coulaient silencieusement, et tombaient une à une comme des gouttes de cristal sur ses joues si fraîches, bien que pâlies par les veilles et les souffrances.

— Écoutez donc ma voix, écoutez les supplications d'un amour que rien ne peut égaler, laissez-vous être heureuse après tant de chagrins et d'humiliations.

— Et je ne le voulais pas, continua-t-elle comme si on ne l'entendait point, et je le craignais, cet homme et je répétais à mes parents : il me tuera ! Te souviens-tu, Kensebeck, de la *Barbe-Bleue ?*

Mademoiselle de Kensebeck hocha la tête

pour dire oui. Cette conduite du prince lui semblait monstrueuse, elle ne voulait ni le défendre, ni l'attaquer, elle prévoyait que maintenant la résistance de Dorothée devenait de plus en plus difficile, et se disait qu'au bout du compte, si son mari voulait se débarrasser d'elle *par tous les moyens possibles*, peu importait que ce fut pour vivre heureuse et tranquille avec l'homme de son choix. Kœnisgmarcck sentait mieux encore l'importance du coup qu'il avait porté, il n'insista pas, il attendit. La princesse conservait la même attitude. Elle pleurait silencieusement et réfléchissait.

— Je ne verrai donc plus mes enfants, dit-elle avec un sanglot, on me les arra-

chera, on me créera des torts, on m'enfermera seule, dans quelque château, dans quelque forteresse; et les monstres se riront de moi.

— C'est là le sort qui vous attend, si vous ne savez le prévenir.

— Mais Philippe, comment prévenir un pareil éclat? comment échapper au réseau qui m'entoure? comment braver la puissance de mon mari, de son père?

— En provoquant vous-même, ce que l'on veut vous imposer; en demandant hautement justice, en accusant qui compterait

vous accuser, en vous posant en offensée sans attendre qu'on vous attaque.

— Un pareil rôle convient-il à une mère, à une femme, Kœnisgmarck ? est-ce à moi de publier ses débordements de mon mari, à déshonorer le père de mes enfants ?

— Préférez-vous attendre qu'il vous déshonore, madame ?

— Je ne sais...

— Ne dites donc pas que vous m'aimez alors !

— Hélas ! je ne vous aime que trop, puisque je vous écoute, puisque je vous permets d'attaquer en ma présence celui

qui doit m'être si sacré aux yeux de tous, surtout aux vôtres. Ah ! laissez-moi, laissez-moi, je ne sais ce que je suis, ce que j'éprouve, vous me rendrez folle, vous me ferez commettre quelque action, dont je me repentirai le reste de ma vie. Kensebeck, emmène-le.

Philippe fit quelques difficultés, pour la orme, il était trop adroit pour ne pas savoir que sa force allait être maintenant dans la réflexion et la solitude. Il partit, se faisant un grand mérite de sa résignation, mais très sûr qu'on le rappelerait bientôt et que sa victoire était certaine. Mademoiselle de Kensebeck le gronda, en le reconduisant. La bonne créature, qui risquait,

sans y regarder, sa réputation et sa vie, se croyait bien le droit de remontrances. Philippe s'excusa en hypocrite, sur sa passion, sur son premier mouvement, dont il n'avait pas été le maître, il n'alla pourtant pas jusqu'à promettre de ne point profiter de sa victoire. En se retirant il pria, au contraire, la confidente de servir sa cause, et celle-ci ne le lui promit qu'à moitié, mais il était plein d'espérance.

Il ne revit pas Dorothée pendant trois jours, elle resta renfermée et ne se montra à personne, sous prétexte d'indisposition. Il écrivit à *plaisir de ma vie* et supplia qu'on voulut bien le recevoir. La réponse arriva d'abord négative, puis on lui promit

qu'il viendrait plus tard, puis on lui donna rendez-vous le soir, à la même heure et de la même manière que la dernière fois. Il ne lui en fallait pas davantage.

Il vint, on l'introduisit toujours par l'appartement de Kensebeck chez elle. L'air soumis et craintif du comte, sa pâleur, ses yeux rougis, touchèrent profondément Dorothée, bien plus pâle, bien plus émue que lui néanmoins. Il baisa la main, en murmurant ce mot :

— Pardon.

— Ah ! oui, pardon, vous pouvez me le demander, car vous m'avez cruellement

fait souffrir, car depuis que je vous ai vu je n'ai pas eu un instant de repos, un instant de calme, Philippe, vous me ferez mourir.

— Moi ! c'est moi que vous accusez !

— C'est vous que j'accuse, car c'est vous qui êtes coupable. Avant vous je supportais patiemment mes chagrins, j'avais dompté ma tendresse pour mon mari, j'avais dompté mon orgueil et je me consolais en songeant à mes enfants, en me rejetant dans leur tendresse. Mais vous ! vous m'avez rendu mon ancien amour, fortifié encore de mon malheur actuel, à mes douleurs vous avez ajouté les craintes, les remords, ah ! Philippe vous êtes bien coupable !

— Le suis-je donc seul ?

— Hélas ! non, puisque je partage cette faute, puisque je vous aime, puisque je vous l'avoue, puisque je vous écoute, puisque je désire par-dessus toutes choses de pouvoir vous voir et vous aimer toujours.

— Cela dépend de vous.

— De moi !

— Oui, de vous. Laissez-vous guider par mes conseils, rompez des nœuds détestés et nous ne nous séparerons plus.

— Comment cela ?

— Prévenez la cour de Celle, prévenez surtout la duchesse votre mère; sa tendresse pour vous, son esprit, son empire sur son auguste époux, briseront les obstacles. Demandez hardiment le divorce, on ne peut vous le refuser, la concubine est là! vous quitterez Hanovre, vous retournerez dans votre cher pays, vous serez libre et vous pourrez être à moi.

Ce raisonnement spécieux éblouit la jeune femme, elle ne répondit pas d'abord, elle ferma les yeux, dans la crainte de laisser voir trop de joie, mais, en y pensant davantage, ce projet lui parut plus acceptable encore. Philippe la regardait, suivait toutes ses impressions, il lisait avec bon-

heur dans ses traits charmants, et la sentait de plus en plus convaincue.

— Le voulez-vous ? demanda-t-il.

— Oui, murmura-t-elle, bien bas, oui mais à une condition.

— Je l'accepte d'avance.

— Vos transports m'effrayent, vous le savez, vos supplications m'entraînent, je veux rester digne de mes enfants tant que je porterai le nom de leur père. Jurez-moi donc de me respecter, de ne voir en moi qu'une sœur, jusqu'au jour où, libre de

moi-même, je pourrai vous appartenir sans remords.

— Je le jure répondit Philippe vivement.

Il comptait sur les hasards et il savait par expérience que les serments d'amour n'enchaînent que celui qui les reçoit.

Dorothée se sentit pénétrée de reconnaissance, à dater de ce moment, elle ne redouta plus rien , elle eut toute confiance et tout espoir, elle acceuillit, les projets, les illusions, les chimères d'avenir. Elle consentit à l'admettre chaque jour, ou plutôt chaque nuit, chez mademoiselle de

Kensebeck, et de longues heures se passèrent à égrener leurs espérances et leurs pensées d'amour, comme un beau collier de perles, tombant une à une sur un sein parfumé.

Le difficile et le nécessaire était maintenant d'écarter les soupçons, de tromper la comtesse de Platen, pour l'empêcher de porter obstacle à ces projets si chers. Philippe ne vit qu'un moyen, c'était de l'abuser par un retour simulé et de la perdre ensuite par un éclat aussi scandaleux que public, de façon à ce que l'électeur fût contraint à la chasser, pour son honneur même, c'est ce qu'il exécuta d'abord, par la scène que nous avons vue, ensuite par une

autre qu'il prépara de longue main, en prévenant Dorothée de ne s'offenser d'aucune apparence, d'être très sûre de lui et de le laisser agir pour la réussite de leurs plans caressés.

XI

Un scandale.

Pendant plus de trois semaines Philippe, se montra assidu et tendre auprès de la comtesse, au point de l'enivrer et de la persuader tout à fait. Elle oublia ses soupçons, ses convictions mêmes, devant la

hardiesse des soins qu'il lui rendit. En face de toute la cour, devant l'électeur, devant la princesse, il se proclama son chevalier, son esclave. Malgré ses promesses et sa confiance Dorothée en sentit une frayeur mortelle.

— Ah! disait-elle à Kensebeck, il joue son rôle trop au naturel, ce n'est point une feinte, il aime cette femme.

— Non, madame, il travaille à votre bonheur, répondait la confidente, avec la naïveté d'un bon cœur, pour lequel la passion est encore une énigme, il a affaire à une vipère, il se sert de ses propres armes, il rampe ; attendons, du courage ! vous ver-

rez que tout ira bien. Pour moi, j'ai confiance en M. de Kœnisgmarck.

— Ah! Kensebeck, c'est que tu n'as pas d'amour pour lui.

A quelques jours de là, madame de Platen donnait un bal à toute la cour et à Leurs Altesses, dans un splendide château, très près de la résidence, dont l'électeur lui avait fait présent, et qu'elle inaugurait de la façon la plus brillante. Pour se procurer une joie complète, elle s'y rendit dès le matin avec Philippe; ils examinèrent ensemble tous les préparatifs, ils firent tête-à-tête un repas délicieux, au fond du parc, dans des bosquets de jasmin et de roses, et, quand

vint l'heure de la toilette, le comte y présida encore, il lui fit prendre l'habit qui lui plaisait le plus, dont la grâce provoquante excitait ses désirs; il accabla sa maîtresse de compliments et de protestations, et l'enivra tellement de ses élans passionnés que, lorsqu'on entendit la première voiture, elle se jeta dans ses bras, en s'écriant :

— Ah! pourquoi ce monde? nous étions si heureux ainsi!

Dorothée était venue sur la prière de Philippe, mais un nuage de tristesse couvrait sa beauté. L'idée de se trouver chez son ennemie, chez sa rivale, chez celle qui

lui enlevait une si grande part de la vie de son amant, blessait en même temps son cœur et son orgueil. Elle fit mille efforts pour paraître gaie, elle le devint trop, un observateur attentif aurait deviné qu'elle ne jouait pas franc jeu.

Elle dansa en véritable étourdie, son mari avait refusé de la suivre, madame de Platen n'ayant point engagé Mellusine, et celle-ci l'ayant prié de lui donner cette satisfaction de rester avec elle, pour en témoigner son mécontentement.

Après le souper, où les vins les plus exquis trouvèrent place, les têtes un peu montées, on proposa une danse suédoise, assez

semblable à nos *cotillons*, à nos *grands-pères*, et dans laquelle on se promenait par tout le logis. Au moment où l'on allait se mettre en place, Philippe quitta un instant la comtesse, retenue près de Sophie-Dorothée, à laquelle la politesse et le décorum l'obligeaient de demander ses ordres; il s'approcha de mademoiselle de Kensebeck, et l'entraîna d'un regard dans une chambre écartée.

— Chère confidente, lui dit-il, il faut que vous conduisiez la danse, il faut que vous l'entraîniez jusqu'à cette pièce que vous connaissez maintenant, il faut que personne ne se doute de notre intelligence; si vous jouez hardiment, dans une heure, nous se-

rons délivrés de notre ennemie, et nous n'aurons plus rien à craindre d'elle. Ne me faites pas de questions, agissez.

— Mais la princesse?

— Suppliez-la de se rappeler ses promesses, de ne m'accuser jamais, d'avoir confiance en moi, et de me pardonner les moyens que j'emploie, puisque, hélas! je n'en ai pas le choix.

Et, sans lui en dire davantage, il la quitta.

Lorsque mademoiselle de Kensebeck revint près de Son Altesse, elle la trouva déjà à la tête de la bande joyeuse, toute prête à la diriger, elle se plaça auprès d'elle, et lui dit tout bas :

— Madame, *il faut* aller dans la chambre de la comtesse, il m'en a suppliée.

Oui, mais le malheureux ne croyait pas y conduire Dorothée, qui n'était jamais de ces danses-là. Elles le cherchèrent des yeux, il avait disparu, la superbe Élisabeth également.

— Ah! pensa Dorothée, ils sont ensemble, et combien il faut l'aimer pour ne pas supposer qu'il se joue de moi!

Pendant ce temps, en effet, le comte et madame de Platen s'étaient rejoints. A quelques paroles brûlantes, jetées dans son oreille,

elle répondit par un regard plus ardent encore, et tous les deux s'éclipsèrent. Jamais elle n'avait paru plus tendre, plus passionnée, plus enivrée et plus enivrante qu'en cet instant. Elle accabla son amant de caresses, de serments, de tout ce que peut prodiguer une femme dont l'amour ne connaît ni frein, ni bornes, à un homme aussi violemment épris qu'elle-même. L'univers entier n'existait plus, ils étaient seuls au monde dans leurs transports, lorsque tout à coup la porte s'ouvrit brusquement, une foule rieuse et évaporée, à la tête de laquelle était la princesse, se précipita en chantant dans la chambre, et jamais étonnement, jamais honte semblable ne se montrèrent à une cour chrétienne.

La comtesse, malgré son effronterie, tomba sérieusement sans connaissance sur le canapé, les femmes s'enfuirent en se voilant le visage, les hommes se sauvèrent lentement, regardèrent derrière eux, en rivalisant de quolibets. Dorothée se jeta épouvantée dans la première issue qu'elle rencontra; quant à Philippe, quittant le sofa, il s'approcha d'une table chargée d'eaux de senteur.

— De l'eau de la reine de Hongrie, s'il vous plaît, car madame la comtesse se trouve mal, dit-il avec le plus grand sang-froid.

Il est inutile d'ajouter que dix minutes

après, madame de Platen était seule dans son château, et que tous les carrosses roulaient vers la résidence. Les vieux et les fins courtisans se trouvèrent dans un embarras affreux, ils connaissaient assez la passion aveugle et insensée de l'électeur pour douter de la chute de la comtesse; d'un autre côté, ils ne pouvaient décemment demeurer seuls dans une maison que tout le monde désertait, et après un éclat semblable. Ils prirent cependant leurs précautions et dirent en sortant aux laquais, laissant leurs noms inscrits :

— Madame la comtesse étant trop indisposée, nous quittons à regret sa délicieuse fête, mais nous reviendrons demain savoir de ses nouvelles.

Ernest de Groote fut de ce nombre, il savait la cour aussi bien que son père, c'est-à dire mieux que ceux qui l'avaient fréquentée toute leur vie.

Madame de Platen resta entre les mains de ses femmes, elle fut plus d'une heure avant de revenir à elle, et elle ne reprenait ses sens que pour les reperdre encore. Philippe s'était sauvé après son coup d'État, il en attendait chez lui l'issue avec inquiétude. Le cri de Dorothée, son geste de désespoir, lui faisaient craindre qu'elle ne lui pardonnât point, ou que du moins il fut longtemps banni de sa présence. Il s'en consolait en croyant Élisabeth trop compromise pour se relever jamais, et il s'en

comptait délivré pour tout à fait cette fois. Malgré son expérience, il était bien jeune.

Lorsqu'enfin madame de Platen fut complètement remise, elle interrogea sa femme de chambre favorite, et sa première question fut pour M. de Kœnisgmarck.

— Qu'a-t-il dit? qu'a-t-il fait dans cet épouvantable moment? qu'est-il devenu? où est-il?

— Madame, il est parti des premiers.

— Il a dû être furieux de colère?

— Pas du tout, madame.

— Comment, pas du tout! il n'a point éclaté, il n'a point menacé, il a eu peur.

— Pas davantage.

— Qu'a-t-il fait alors?

— Madame, ou M. le comte a un grand sangfroid, ou il n'a point été étonné de la chose, il s'est contenté de demander d'un air insolent, pardon, madame, de l'eau de la reine de Hongrie, pour madame la comtesse qui se trouvait mal.

Elisabeth se mordit les lèvres jusqu'au sang.

— Ah! il a dit cela!

— Oui, madame.

— Et c'est tout ? et il n'a point cherché à me secourir, il n'est point resté ici caché, pour me revoir ensuite ? Grunchen, tu te trompes.

— Je ne me trompe pas, madame.

— Alors il va venir ?

— Quant à cela, madame, je n'en sais rien, mais je ne le crois pas.

— Il va revenir, ne me dis pas qu'il ne reviendra point, ce serait un monstre, alors.

Grunchen se tut, elle rendit encore à sa maîtresse tous les soins que son état exigeait, et celle-ci, impatiente, fièvreuse, écoutait tous les bruits, relevait la tête au mouvement du vent dans les feuilles, s'interrompait ou interrompait sa suivante, au milieu d'un mot, pour mieux entendre; puis sa tête se baissait, puis ses bras retombaient, découragée jusqu'à ce qu'elle cherchât encore une lointaine espérance.

Le jour était venu, il fallait prendre un parti cependant, il fallait la première voir l'électeur et parer le coup terrible qui la menaçait.

— Ah! pensait-elle, s'il était là, s'il vou-

lait fuir ensemble, que m'importerait le reste? tout perdre, tout abandonner pour lui, ce serait encore du bonheur, mais il n'y est point, et je dois où l'accuser ou me perdre. Peut-être ne le reverrai-je jamais.

Elle n'était point femme à hésiter longtemps, il lui restait à peine une heure pour se décider, donnant ordre qu'on attelât ses chevaux, elle écrivit quelques lignes, elle chargea Grunchen de les porter sur-le-champ au comte et de revenir immédiatement sans perdre une minute.

Grunchen partit, elle arriva chez M. de Kœnisgmarck, qui s'était attendu à la visite, elle eût beaucoup de peine à parvenir jus-

qu'à lui, et lui remit la lettre, elle le trouva déjeûnant tranquillement et fumant une longue pipe turque. Il tourna nonchalamment la tête, envoya une bouffée de tabac, avant de regarder le billet que la suivante lui tendait respectueusement.

— C'est toi, Grunchen, ta maîtresse est-elle rétablie?

— Que monsieur le comte prenne la peine de m'entendre, je viens de la part de ma maîtresse.

— Ah! elle t'envoie, la pauvre comtesse! quelle aventure! que j'en suis désolé, mais qu'y faire? Je ne puis retourner près d'elle

ce serait autoriser les méchants propos. Voyons ce qu'elle désire, dis-le moi.

— Tout semble vous accuser, ce qu'on lui raconte, ce qu'elle se rappelle, et plus que tout votre absence. Cependant elle ne veut croire que vous. Elle vous offre de fuir à l'instant ensemble, elle a ses pierreries pour subvenir aux premiers besoins, assez d'argent d'ailleurs, si vous en manquiez, elle connaît Son Altesse l'électeur et elle est sûre qu'après le premier moment passé sa fortune lui sera rendue, par conséquent vous ne manquerez de rien à l'étranger.

— Halte là ma mie! dis à ta maîtresse de ma part que lorsqu'un Kœnisgmarck enlève

une femme, il n'a pas coûtume de lui en faire payer les frais. Ensuite ? est-ce là toute ta mission ?

— Non, monsieur.

— Achève donc alors?

— Si vous refusez cette proposition, ainsi que je ne vous y suppose que trop disposé, ne croyez pas madame la comtesse perdue ; mais assurez-vous de l'être, au contraire. Ma maîtresse vous fera chasser et tout l'odieux retombera sur vous.

— Allons donc ! c'est impossible. Un homme n'est ni déshonoré, ni odieux pour

ces choses-là, Grunchen, nous avons mieux su faire les coutumes, entends-tu ? Après?

— Choisissez, monsieur, amour ou haine, bonheur ou chute. C'est à vous de décider.

— Ma chère Grunchen, je ne prends point les choses d'une façon aussi tragique, ni aussi grave. Je me reprocherais toute ma vie d'enlever la comtesse à son royal amant et à sa brillante position. Puisqu'il lui est si facile de se sauver, j'en suis ravi, mais je ne vois aucune nécessité à me perdre pour cela, il en sera du reste ce qui plaira à madame de Platen et je me soumets d'avance à ce qu'elle décidera. Trop heureux de lui obéir.

Le ton ironique de ces paroles n'échappa point à Grunchen, soubrette de cour, dressée à tous les manèges, elle comprit que sa maîtresse n'était plus aimée, si elle l'avait été ; et qu'il y avait là-dessous quelque intrigue dont le comte espérait profiter.

— C'est bien, monsieur, reprit-elle, je rapporterai fidèlement à ma maîtresse ce que j'ai vu, ce que je viens d'entendre, et, ainsi que vous le dites, elle décidera.

— C'est à merveille, mon enfant, je n'en demande pas davantage, mais accepte ce petit anneau pour l'amour de moi.

Et il lui passa au doigt une bague de deux

cents florins, afin de lui prouver sans doute qu'il n'avait pas besoin d'argent pour enlever madame de Platen.

La suivante se garda bien de refuser.

II

Départ.

Grunchen revint le bec pincé, en personne qui apporte une mauvaise nouvelle et qui ne veut pas la dire tout entière. La comtesse l'attendait avec une impatience nouvelle pour ce cœur altier, accoutumé à voir tout ployer devant lui.

— Eh bien ! s'écria-t-elle, du plus loin qu'elle l'aperçut.

— Eh bien ! madame, il refuse.

— Il refuse !

— Il ne veut point enlever madame à son royal amant, à sa brillante position, il s'en ferait un reproche éternel, il se résigne et il attend.

La comtesse réfléchit quelques minutes puis elle releva la tête, et fixa sur Grunchen, ses yeux profonds.

— Ecoute, lui dit-elle, tu me sers depuis

longtemps, tu sais mes secrets, tu sais mon amour pour cet homme, ce que j'ai fait pour lui, tu es adroite, entendue, accoutumée à ta cour, que penses-tu? Que dois-je faire? tu l'as vu, je m'en rapporte à toi.

— Le perdre, madame ; car sans cela il vous perdra.

— Tu le crois ?

— J'en suis sûre.

Elle cacha son visage dans ses mains, resta quelques instants ainsi, puis elle se releva, pâle comme un linge, mais décidée.

— Habille-moi à la hâte, qu'on ne dételle pas, qu'on mette deux chevaux de plus et prépare-toi à me suivre, je vais chez l'électeur.

Elle fit sa toilette en très peu de temps, jeta sur elle une longue mante noire, qui faisait ressortir davantage sa beauté sombre et passionnée, monta en voiture et partit.

Elle arriva chez l'électeur qui dormait encore; il ne savait rien, retiré la veille de très bonne heure avec l'électrice, il n'avait point assisté à la scène, et lorsqu'à son réveil, on lui annonça que la comtesse l'attendait déjà, il en demeura surpris.

— Qu'elle entre, dit-il, aussitôt qu'il fut levé, il doit y avoir une grave raison pour l'appeler ici maintenant.

La maîtresse en titre depuis tant d'années avait, on le pense bien, entouré son amant de ses créatures. Elle était la reine de tout ce domestique, où chacun lui obéissait avant tout; son entrée particulière, celle par laquelle elle arrivait au prince quand il lui plaisait, était un escalier dérobé, dont la porte donnait sur les derrières du palais. Souvent la cour attendait dans les antichambres officielles, pendant qu'elle était avec Son Altesse, et nul ne savait au juste à quel moment elle en sortait. Ce fut ce qui arriva dans cette circonstance.

On l'introduisit pendant que les autres se morfondaient.

A son aspect, à son visage pâle et défait, à ses yeux encore pleins de larmes. Ernest-Auguste devina son émotion et sa douleur.

— Qu'avez-vous? qu'y a-t-il? demanda-t-il effrayé.

— Monseigneur, je viens demander justice à Votre Altesse.

— Justice! et de quoi ?

— Du plus grand attentat qu'on puisse commettre envers une femme.

— Et qui s'est permis ce crime ?

— Le colonel de vos gardes, le comte de Kœnisgmarck.

Le bon prince resta atterré, s'il eut exprimé toute sa pensée, il n'eut pu s'empêcher de s'étonner. Il ne croyait pas au fond de son âme, que le beau Philippe eut besoin d'user de violence pour obtenir de madame de Platen ce qu'il avait essayé de lui ravir, prétendait-elle. Il lui fit raconter la scène entière, qu'elle arrangea à sa fantaisie, en noircissant le comte, en le chargeant de toutes les iniquités et en se peignant elle-même comme un miracle de vertu.

— Vous le comprenez, monseigneur, après un pareil affront, je ne puis plus revoir cet homme ; il faut donc qu'il quitte votre cour ou que j'en sorte. L'injure a été publique, elle s'adresse à vous autant qu'à moi, et si vous ne le chassez pas immédiatement je ne vous revois de ma vie, je vous le jure.

—Mais, comtesse,êtes-vous bien certaine? demanda le prince débonnaire, qui sentait bien le ridicule et qui en trouvait la somme assez grande sans l'augmenter encore par un châtiment dont on rirait.

— Si j'en suis ! mais, monsieur, vous êtes donc bien calme, bien tranquille,

qu'un pareill outrage vous trouve sans colère?

— Si j'en ai beaucoup je vous assure, seulement je me demande s'il ne vaudrait pas mieux étouffer une affaire qui n'a déjà fait que trop de bruit.

— Mais, monsieur, toute la cour a vu...

— Raison de plus, ma chère comtesse, beaucoup de méchants diront que vous ne vous défendiez guère. Que diable! on a bien cherché noise à Lucrèce, qui se tua pour prouver qu'elle s'était défendue, elle! à plus forte raison serez-vous calomniée vous

qui ne comptez pas mourir apparemment.

— Ah! monsieur, plaisanter, en un pareil moment et sur un pareil sujet!

— Je ne plaisante pas, tant s'en faut, j'enrage, mais je voudrais que l'on se moquât de moi le moins possible; et je sens combien vous allez me forcer à y prêter sujet, si je vous écoute. Chasser le comte de Kœnisgmarck pour un pareil motif! c'est ce que je ne ferai point.

— Je lui quitte donc la place et je me retire.

— Pas davantage, je ne l'entends point

ainsi. De vous à moi, je vous dirai toute la vérité, vérité que les autres savent et que je me garderais de leur avouer pourtant. Je passais pour un homme d'esprit avant de vous connaître, vous avez fait de moi un de ces êtres qui s'abdiquent eux-mêmes pour vivre dans un autre, je vous suis aussi humblement soumis que si j'avais besoin de vous, ma faiblesse est sans exemple et inexcusable, elle est inguérissable aussi, car elle tient à une habitude. Vous m'êtes devenue nécessaire, je ne puis me passer de vous, cependant ma pensée est libre, elle, et c'est tout ce que vous m'avez laissé. Je vois et je sais tout, vous m'avez trompé souvent, vous m'avez trahi, vous avez fait de Philippe de Kœnisgmarck, que

vous accusez aujourd'hui, votre amant de cœur, je l'ai vu, je le sais...

— Monseigneur.... interrompit-elle, confuse et étonnée.

— Vous me croyez dupe, n'est-ce pas? c'est pour la première fois que je vous laisse voir ce caractère que vous ne soupçonniez point. Ce sera la dernière peut-être, mais l'occasion est grave et j'ai dû m'expliquer. Chasser M. de Kœnisgmarck pour une offense imaginaire, c'est me rendre la risée de l'Europe, et, si vous aviez le moindre respect, la moindre tendresse pour un vieillard qui vous aime tant, vous lui épargneriez cette honte. Il faut donc

tâcher de pallier au moins la position impossible que vous m'avez faite. J'enverrai chercher Kœnisgmarck et il partira.

— Vous me le promettez.

— Je vous le promets, pourtant il partira selon son goût, il restera quelques semaines absent, je l'enverrai.... au couronnement de son ami, le prince Auguste de Saxe, c'est un excellent prétexte, et pendant cette absence les propos finiront.

— Quoi ! monsieur, il reviendra !...

— Il reviendra, il ne peut pas ne point

revenir, sous peine de me faire passer pour un jaloux imbécille, qui croit aveuglément aux sornettes d'une femme adroite et qui n'a pas même le mérite de sa passion. Je vous ai toujours aveuglément cédé jusqu'ici, je vous céderai encore, hélas! je ne le sais que trop, vous en abuserez, vous me conduirez, comme par le passé, selon votre caprice et votre folie. Au moins aurai-je la satisfaction de penser que vous me connaissiez mieux et qu'en jouant avec votre hochet, vous savez qu'il pourra peut-être se briser quelque jour.

Madame de Platen en croyait à peine ses oreilles, elle ne répliqua rien, elle resta

plus surprise encore en voyant l'électeur se lever avec une dignité magistrale, appeler un de ses gens et donner ordre qu'on fît venir à l'instant le comte de Kœnisgmarck.

. . . .

— Je suppose, madame, que vous n'assisterez point à l'entrevue et je vous engage à vous retirer.

— Monsieur, vous ne me vengerez point!

— Encore, comtesse! ne m'avez-vous pas compris? Rentrez chez vous, croyez-moi, c'est ce que vous devez faire, votre présence ici embarrasserait tout le monde,

et vous plus que personne, s'il vous reste un peu de cette fierté qui me charmait en vous autrefois.

La comtesse sentit qu'elle échouerait à plus de résistance, elle fit une révérence profonde et regagna son issue secrète au moment même où Philippe entrait par la porte officielle. L'électeur, en l'apercevant, prit une expression de physionomie grave et presque bienveillante. Il répondit au salut respectueux du comte par un geste gracieux, plein de tristesse, plein de reproches, et qui toucha Kœnisgmarck, mille fois davantage que des plaintes.

— J'ai appris, monsieur le comte, dit-il,

que vous vous disposiez à faire un voyage, et je veux vous gronder de ne m'en avoir point prévenu.

— Moi, monseigneur !

— Sans doute, vous êtes mandé au couronnement de votre ami de cœur, l'électeur de Saxe, vous ne pouvez vous dispenser de vous y rendre, et je vous permets d'y aller.

— Est-ce un congé, monseigneur ?

— Un congé, allons donc! c'est une permission de vous absenter, voilà tout. Pour-

quoi vous renverrais-je ? que m'avez-vous fait ? ai-je à me plaindre de vous ? abusant de ma bonté, avez-vous apporté la trahison et la honte dans ma cour ? vous êtes-vous joué insolemment d'un prince qui vous accueille avec tant de confiance et de loyauté ? Je ne l'ai point entendu dire et je ne sais pourquoi je vous chasserais, mon cher comte, n'êtes-vous pas d'ailleurs le plus bel ornement de nos fêtes ? les dames n'ont-elles pas toutes la tête tournée de votre bonne grâce et de votre riche tournure ? elles auront peine à me pardonner même d'avoir cédé à vos instances et de vous laisser partir.

Jamais embarras ne fut plus grand que

celui du comte, il n'avait ni réponse à faire, ni excuses à présenter, le reproche était sanglant, il perçait le cœur de ce jeune homme qui ne l'avait point encore perverti jusqu'au fond. La rougeur lui monta au visage, il se recula de trois pas en arrière, fit un salut plus profond que le premier, et il allait pour sortir lorsque l'électeur le rappela.

— Kœnisgmarck, lui dit-il.

— Monseigneur !

— Vous reviendrez bientôt, et nous nous séparons sans rancune.

Il se précipita sur la main du prince, la baisa vivement et lui répondit.

— Monseigneur, vous êtes d'une bonté qui me déchire, je me ferais tuer pour vous, et, je vous le jure, j'aimerais mieux mourir que de vous offenser désormais.

IV

En voyage.

Le comte Charles-Jean, son page, et Roger Bontemps se mirent en route pour l'Espagne, ainsi qu'il l'avait projeté. Ils s'embarquèrent à Gênes, et ce voyage fut, pour les amants, un enchantement continuel. Mal-

gré les instances de la fidèle suivante, elle fut laissée en Italie, la comtesse sentit que l'emmener était impossible. Ils arrivèrent donc tous les trois à Madrid, où le nom et la réputation de Kœnisgmarck produisirent leur effet habituel. Il fut sur-le-champ présenté au roi, à la reine, il vit toutes les belles filles des Espagnes enthousiasmées de sa valeur et de sa beauté, et ce fut avec un véritable bonheur qu'il sacrifia ses succès à la femme dévouée, attachée à son sort, après avoir sacrifié le sien.

Il conduisait partout son page avec lui, bien que ce ne fut plus l'usage, sous prétexte qu'il était gentilhomme de bon lieu, qu'il l'avait promis à son père, le plus

intime de ses amis et que du reste en Suède beaucoup de seigneurs en agissaient ainsi. La merveilleuse beauté d'Isabeau, donna quelques soupçons aux clairvoyants, on en parla tout bas, les plus hardis interrogèrent le comte qui répondit assez fermement pour ôter l'envie de recommencer.

Une belle et séduisante marquise s'éprit du comte Charles, elle le lui laissa voir d'une façon provoquante qu'il eut rougi de ne pas comprendre. Isabeau fut un jour appelé par elle pendant une fête, elle l'emmena dans une pièce écartée, et lui fit subir un interrogatoire, la jalousie a de bons yeux. Madame de Southampton, soutint merveilleusement l'épreuve,

jusqu'au moment où la marquise, à moitié convaincue en arriva aux confidences.

— Mon gentil page, lui dit-elle, voulez-vous me servir ?

— A vos ordres, madame.

— Dites-moi, si votre maître a laissé dans les pays étrangers quelque belle dame à laquelle il ait donné sa foi, qu'on le voit ainsi refuser les bonnes grâces des plus belles et des plus citées.

— Même les vôtres, madame?

— Curieux ! répondez à ma question ; nous verrons ensuite.

— Il est vrai, madame, mon maître a une femme de par le monde qu'il aime sincèrement, je crois, et dont il est passionnément aimé.

— Comment s'appelle cette dame ? où est-elle ? dans quel pays est-elle née ? dites, dites donc.

— Il ne m'est pas permis de le révéler, madame.

La violente Espagnole la regarda jusques

dans le fond de l'âme et lui dit d'un geste impérieux.

— C'est vous !

Isabelle ne se déconcerta pas, son amour était assez grand pour lui donner tous les courages.

— Et si c'était moi, madame, que vous importe ?

— Ce qu'il m'importe !

Et ses beaux yeux noirs brillèrent comme des escarboucles, ils devinrent ter-

ribles de haine et de jalousie, elle s'avança vivement sur la jeune femme et lui jeta, d'un ton brisé par la colère :

— Ne vous ai-je pas dit que je l'aimais ?

Il y avait dans ces mots, toutes les menaces, tous les délires, toutes les rages, madame de Southampton se sentit mordue au cœur. Elle se recula par un instinct involontaire, elle eut assez de force pour ne pas répondre et se diriger vers la porte, la marquise la suivit et la ramena violemment vers sa place, puis elle reprit en frappant du pied.

— Qui êtes-vous ? je veux le savoir.

Isabelle avait eu le temps de se remettre, elle salua gravement sa rivale et lui répondit :

— Je suis Isabeau Norton, page de monseigneur le comte Charles-Jean de Kœnisgmarck, pour vous servir, si j'en étais capable.

La marquise allait riposter, et cette fois, peut-être, les choses ne se seraient pas terminées aussi tranquillement, lorsque plusieurs personnes entrèrent, le page s'éclipsa, rejoignit son maître et le supplia de quitter le bal à l'instant.

Le comte n'avait rien à lui refuser, ils sortirent, et, dès qu'ils furent seuls, à son hôtel, la jeune femme se jeta dans ses bras en pleurant.

— Je t'en supplie, s'écria-t-elle, partons, partons dès demain, quittons ce pays, n'y revenons jamais.

— Pourquoi quitter ce pays? qu'as-tu?

— Pourquoi quitter un pays où l'on attend les cœurs sur les grands chemins, l'escopette au bras pour les voler? tu ne me comprends donc pas? tu ne m'aimes pas, puisque tu ne me comprends pas, je suis jalouse.

— Toi !

— Je suis jalouse, je le suis de ce que je viens d'entendre, de cette belle créature qui m'a déclaré qu'elle t'aimait, de toutes les autres qui me le déclareront demain. Je ne veux pas rester ici, partons, partons !...

— Partons dès ce soir, si cela peut te tranquilliser, te prouver mon amour, ma constance. Le veux-tu ?

— Oui.

— Eh bien ! partons.

Deux heures après, le jeune couple avait quitté Madrid, laissant Roger Bontemps pour mettre ordre à leurs affaires, avec mission de les rejoindre à Cadix, où ils allaient s'embarquer et où ils se cacheraient en l'attendant.

— Je ne veux pas qu'une seule femme de cette Espagne te voie à présent, dit Isabelle, et je te défendrai, moi.

Nul ne songea à les poursuivre, on ignorait la route qu'ils avaient suivie, et ils étaient loin avant qu'on pensat à s'en informer. Le brave Bontemps se plaignit très haut de ce qu'on l'avait abandonné, de

ce qu'on lui laissait mille embarras auxquels il ne s'attendait point. Il annonça l'intention de retourner en France, puisque son maître reconnaissait si mal ses services, et fit, en effet, trois journées sur la route de Catalogne; quand il fut certain de ne pas être observé, il retourna sur ses pas, tourna Madrid, et rejoignit enfin le comte et la comtesse.

La marquise, deux mois après, s'était éprise d'un tauréador, et l'on dût l'enfermer au couvent, pour lui apprendre à calmer ses passions et ses fantaisies. A cette nouvelle, Isabeau dit seulement à Kœnigsmarck :

— Si tu l'avais aimée !

D'Espagne, le couple voyageur se rendit en Hollande, où il séjourna à peine, de là, il passa en Suède, et le comte voulut aller à Stockolm, n'osant retourner à Agathembourg. Isabelle l'aimait trop pour ne pas deviner ce désir, et pour ne pas comprendre le motif qui le retenait.

— Tu voudrais voir ta mère et tes sœurs, lui dit-elle, et tu ne vas point chez elles à cause de moi, tu ne peux ni me conduire dans ta famille, ni me laisser seule ici à t'attendre. Ta maîtresse, une femme assez folle, assez abandonnée pour te suivre, au mépris de ses devoirs et de l'opinion, ne peut être présentée à tes sœurs, elles rougiraient de moi, et toi aussi, peut-être.

— Isabelle !

— En prenant ce parti, j'en ai accepté d'avance toutes les suites, cela ne m'offense point. Tu crains de me laisser seule à Stockholm, ce parti répugne à ton cœur et à ta chevalerie. Va voir ta mère, mon bien-aimé, vas-y, c'est trop naturel, une mère ! ah ! si j'avais la mienne, comme je l'aimerais !

— Et toi ?

— Moi ! moi, je te suivrai comme partout, mais je serai un page ordinaire, un enfant abandonné confié à tes soins, je resterai avec tes gens, avec Roger, je ne te

verrai que dans ton appartement, je ne me présenterai point devant les nobles dames, de cette façon, tout le monde sera satisfait.

— Pourras-tu accepter ce rôle, toi, noble dame aussi? toi, accoutumée aux hommages de tous, le pourras-tu, mon Isabelle?

— Est-ce que je ne puis pas tout pour toi? Est-ce qu'il est un sacrifice qui ne devienne un bonheur, quand je le fais pour toi? tu ne me connais donc plus?

Charles-Jean la prit dans ses bras et la

tint longtemps sur son sein. Il est des sentiments que les mots n'expriment point, que l'âme éprouve avec tant de puissance qu'elle n'a point de langage terrestre pour les rendre, ce sont des coins du ciel qui se révèlent. Milady Southampton était heureuse en ce moment. En amour, l'obligé, c'est celui qui donne.

Ils allèrent à Agathembourg, et elle observa fidèlement sa parole, elle sut se contraindre et se cacher, à peine fut-elle remarquée. Aurore, cependant, une fois la rencontra dans un coin du parc.

— Quel beau page vous avez! dit-elle à

son frère. Il est trop beau pour un homme, on dirait une fille déguisée.

Aurore était si fine que le comte la regarda, il craignit qu'elle n'eut deviné.

— Oui, en effet, mais il est bien jeune ; cette beauté passera, et après deux ou trois campagnes, il n'y paraîtra plus.

— Ce sera dommage.

Puis elle pensa à autre chose. Aurore aussi avait sa pensée secrète. Le bel Auguste de Saxe, ce charmant prince, auquel on l'avait arrachée, ne quittait point son ima-

gination, elle n'en parlait jamais, mais elle y songeait sans cesse. Les lettres de Philippe n'en disaient que peu de chose ; elle devinait le reste, elle écoutait ardemment le bruit dont son nom commençait à remplir l'Allemagne, elle interrogeait adroitement à l'insu de sa mère, et cette passion que l'absence n'avait pu atteindre, prit au contraire des proportions destinées à éclater plus tard.

Ce fut elle seulement qui aperçut Isabelle et qui l'*écuma*, suivant l'expression du temps, mais elle n'en parla point. La jeune Anglaise resta inconnue sous ces beaux ombrages où son amant avait essayé ses premiers pas. Pour la femme qui aime, tout est précieux,

tout est sacré dans l'objet de son amour. Ses souvenirs d'enfance surtout, de ce temps où il était tout petit, où sa jeune intelligence s'ouvrait à peine, prennent dans son cœur quelque chose de maternel. Elle y cherche une réhabilitation à sa faute, non pour les autres, mais pour elle; il lui semble qu'une autre n'aurait point ces délicatesses, que lui-même ne permettrait pas qu'elle les eût; et elle en est toute fière, toute ravie.

Charles-Jean passa quelques semaines seulement dans sa famille, où la disparition de Nisida, le silence obstiné qu'elle gardait sur le lieu de sa retraite, continuait à occuper et à affliger beaucoup la comtesse et ses filles. Aurore pressentait la vérité,

elle la dit à son frère, auquel sa propre expérience inspira les mêmes pensées.

— Croyez-moi, Jean, je n'en parle pas à ma mère, bien que je la suppose presque aussi convaincue que moi, Nisida est avec Philippe, je connais et son cœur et l'amour qu'elle lui porte, elle ne l'a point abandonné ainsi. Nisida est un ange de dévoûment et de tendresse, elle aura tout accepté pour lui, pour ne pas le quitter, elle se sera soumisse même aux chagrins qu'il lui impose, et Philippe a largement profité des leçons de son ami le prince Auguste. Nisida respecte trop ma mère, pour rester avec nous après sa chute,

soyez sûr, mon frère, que voilà ce qui est arrivé.

— Je n'en doute pas, si je voyais Philippe je le lui demanderais.

— Gardez-vous-en ; le secret de Nisida n'appartient qu'à elle, elle veut qu'il nous soit caché, nous lui devons ce silence.

Cette jeune fille trouvait déjà dans son cœur les délicatesses de l'amour, qu'elle avait à peine entrevu. C'est un instinct chez les natures d'élite, il se développe tout seul et n'a pas besoin d'être cultivé pour éclore.

M. de Kœnisgmarck retenu à Stockolm avec l'idée d'y rester et de s'y fixer peut-être trouva cette cour en butte à tant de dissolutions et d'intrigues qu'il ne voulut point s'y établir. Son nom était toujours peu aimé en Suède, les dépravations de son grand père, son orgueil, ses richesses, même disparues, avaient laissé de profondes raisons de haine. Pour se débarrasser de Jean on lui offrit une mission en Angleterre, près de Charles II. Son premier mouvement fut de la repousser.

— Je ne puis aller en Angleterre, dit-il, à la comtesse, tu ne m'y suivrais pas, et notre séparation serait pour moi pire que la mort.

— Je te suivrai partout, dans mon pays comme ailleurs, est-ce que je crains quelque chose, quand il s'agit de mon amour.

— Et si on nous séparait?

— Qui donc cela? mon mari, vieux infirme, retiré dans son château, presque en enfance ne sait même pas, ce que je suis devenue, sa famille? la mienne? n'as-tu pas ton bras? n'es-tu pas là pour me défendre, et ne sais-je pas bien que tu les vaincras tous?

— S'ils me vainquaient au contraire? s'ils me tuaient?

— Toi! c'est impossible. Toi, le vaillant des vaillants, le brave des braves, l'heureux des heureux, pas un seul n'est capable de toucher de tes cheveux. S'ils te tuaient! Eh! bien je mourrais aussi, je sais que je ne dois pas te survivre, je sais que nous mourrons jeunes : un bonheur aussi parfait que le nôtre doit s'expier. Qu'importe donc que ce soit à présent ou plus tard! La coupe n'est-elle pas pleine encore entre nos mains? nous ne la viderons jamais jusqu'à la lie, j'en ai le pressentiment au moins je n'aurai entravé ni tes projets ni tes désirs, je n'aurai apporté aucun obstacle dans ta vie, c'est ce que je veux avant tout.

Le voyage d'Angleterre fut décidé, ils

partirent, toujours avec Roger Bontemps, que le comte Othon avait en vain rappelé. Il aimait trop les aventures et les périls pour se plaire à une existence tranquille, et le comte n'était point encore rassasié de son amour, contrarié si longtemps. Il écrivait à son neveu.

« — Allez toujours! je vous rejoindrai bientôt. »

Et il ne venait point, au grand étonnement de l'ancien sergent du guet.

—Si M. le comte avait épousé ma femme, disait-il, il y a longtemps que nous l'aurions vu arriver.

Au moment du départ pour l'Angleterre, il écrivit encore, mais cette fois il annonça positivement qu'il faisait ses préparatifs et qu'il se remettrait bientôt en campagne.

V

Une famille.

A la première nouvelle de l'arrivée du comte et de son page, marchant tête levée derrière lui dans les rues de Londres, ce fut une clameur universelle. Le secret n'avait pu être gardé qu'on n'eut point de

soupçons en Angleterre. La comtesse disparue à Padoue, gardant depuis lors un silence obstiné avec ses proches et ses amis, avait été l'objet de beaucoup de recherches, infructueuses quant au but, mais non quant au résultat. Ses amours avec Kœnisgmarck avaient trans piré, on supposa donc, avec raison, qu'il n'était point étranger à ce mystère.

Elle fut parfaitement reconnue dans les rues de Londres, dans les promenades, où elle se montra sans aucun ménagement. La défense expresse du comte put seule l'empêcher de le suivre à la cour, elle voulait jusques-là braver l'opinion. Il la fit rester au logis, sous bonne garde, tant il craignait

qu'elle ne lui fut enlevée. On le reçut froidement à White-Hall, excepté Charles II, pour lequel les galanteries, quelque publiques qu'elles fussent, étaient des peccadiles, et qui prit sur-le-champ l'envoyé de Suède en un goût particulier.

Comme il sortait du palais, il vit plusieurs seigneurs groupés près de la porte et qui semblaient l'attendre. Le bel air du temps n'était plus aux duels comme trente ans auparavant, mais il en restait assez néanmoins pour que ces façons lui semblassent très faciles à comprendre, surtout avec ce qu'il savait. Il ralentit le pas et leur laissa le temps de venir à lui, si tel était leur dessein. Ils lui barrèrent le passage et le plus

âgé s'avança vers lui, en lui faisant un salut courtois.

— Je pense monsieur le comte, qu'il suffira de me nommer pour que vous compreniez le but de mes démarches. Je suis le neveu et l'héritier du comte de Southampton.

Kœnisgmarck s'inclina.

— Et moi, monsieur, je suis le frère de Mylady, comtesse de Southampton.

Il s'inclina de nouveau.

— Moi aussi, monsieur le comte.

L'inclination fut plus profonde encore.

Ils se nommèrent ainsi successivement, jusqu'au dernier, et il leur rendit de la même manière le salut grave et courtois qu'ils lui adressèrent. Quand ils eurent tous parlé, il se redressa sans rodomontade, sans bravade affectée et leur dit simplement :

— A quand messieurs ?

— A demain, si vous voulez bien avec moi, reprit un des frères, et successivement avec chacun de nous afin que nous

soyons tous tués ou que nous vengions l'injure que vous nous avez faite.

— Complètement à vos ordres et disposé à recommencer toutes les fois uqe cela vous semblera agréable.

Ils le conduisirent jusqu'à la dernière issue, avec de grands témoignages d'estime et de politesse ; au moment de se séparer, le neveu ajouta :

— Étranger en ce pays, monsieur, il se peut que vous n'ayez point de seconds et qu'il vous soit difficile d'en trouver si promptement. Voici la liste de nos ennemis

bien connus, vous pouvez choisir parmi eux, je suis sûr qu'ils tiendront à honneur de vous assister.

— Monsieur, la mode des seconds existe-t-elle encore en Angleterre ! sur le continent elle est passée et je vous avoue qu'en cette occasion je n'admettrai que des témoins, ne voulant permettre à personne de défendre une cause qui ne peut être qu'à moi seul.

— Comme il vous plaira, monsieur, ce sera encore plus facile alors.

M. de Kœnisgmarck en rentrant chez lui,

trouva la comtesse instruite de cette provocation. Elle se jeta dans ses bras en sanglotant, car le péril qu'elle bravait de loin lui semblait affreux, maintenant qu'il était si proche.

— Pourquoi t'ai-je laissé venir? disait-elle, pourquoi ai-je exposé ta vie? je les connais, ils sont nombreux, ils sont braves, ils se feraient massacrer jusqu'au dernier plutôt que de lâcher prise et tu succomberas.

— Tu as donc oublié tes pressentiments, ton courage, tes résolutions? non, non, je ne succomberai pas, Dieu et l'amour me gardent, je serai victorieux.

— Si nous partions ce soir ?

— Une lâcheté, Isabelle! le déshonneur de mon nom, je ne te reconnais pas.

— Ah! pardonne-moi, pardonne-moi, je ne sais ce que je dis, ce que je pense, je ne vois que tes peines, vais-je donc te perdre?

— Non, non, encore une fois, laisse-moi m'occuper de préparer ces combats, de les faire dignes de moi, dignes de ton amour ma bien-aimée.

Il s'arracha de ses bras et alla successive-

ment chez les seigneurs que la comtesse lui indiqua comme ses amis et comme les plus propres à embrasser sa cause. Il y trouva un accueil distingué, mais plusieurs le refusèrent.

— Défendre la comtesse Isabelle envers et contre tous, de toutes nos forces. Quant à approuver hautement ce que nous regardons comme sa perte, pardonnez-nous, monsieur le comte, un véritable ami ne peut faire cela, croyez à nos regrets.

D'autres moins scrupuleux et plus dévoués consentirent sans en demander davantage. Isabelle sentit ces nuances,

elles glissèrent sur son cœur, uniquement occupé de Charles et de ce qui allait se passer.

Le lendemain on se rencontra sur le pré, à l'heure précise, et le comte, rendu plus courageux, si c'est possible, plus fort encore par les baisers et les larmes de sa maîtresse qu'il sentait encore sur ses joues, mit en un tour de main son adversaire hors de combat; pendant qu'on l'emportait, avant de le suivre, le frère s'avança froidement et dit, avec une courtoisie cérémonieuse :

— A demain, monsieur le comte.

— Pourquoi pas à présent, mylord, je ne

suis point fatigué et rien ne m'empêche d'en découdre avec vous.

— Ce serait profiter d'un avantage...

— Que je vous laisse de grand cœur, mylord, je ne doute pas que je ne puisse encore servir un de ces messieurs après vous.

Son adversaire rendu plus furieux par la blessure de son frère, par cette assurance que montrait le comte, jeta son habit bas et se mit en garde.

En quelques minutes son affaire fut terminée, la supériorité d'adresse et de force de Kœnisgmarck ne pouvait être discutée.

Il tint tête ainsi successivement à quatre seigneurs, sans recevoir une égratignure, sans montrer ni fatigue, ni lassitude. Il se contenta de désarmer le dernier, et ne lui fit aucun mal, afin de montrer sa valeur en toutes choses.

— Assez de sang pour aujourd'hui, monsieur, dit-il, en abaissant son épée.

Le jeune homme avec lequel il agissait si

courtoisement lui tendit la main que le comte se garda de refuser.

— Monsieur le comte, dit-il, ne me comptez plus au nombre de vos ennemis; je n'oublierai jamais ce que je vous dois.

Isabelle l'attendait avec une anxiété dévorante, lorsqu'elle le vit arriver sain et sauf, elle se précipita au-devant de lui et crut qu'elle mourrait de joie dans ses bras. Elle lui fit raconter ses combats et ses yeux brillaient d'enthousiasme en l'écoutant :

— Bien défendu, mon chevalier, et peut-être le bruit de tes exploits va-t-il épou-

vanter tes ennemis. Ils craindront de se mesurer à un pareil vaillant, et nous serons tranquilles enfin.

— Demain j'ai rendez-vous avec un pareil nombre et le jour suivant encore. Leur rage et leur audace augmentent au contraire à mesure que je les châtie ; mais ne crains rien , je vaincrai ceux-ci comme les autres, ma cause est trop belle, elle est trop chère à mon cœur.

Le lendemain, mêmes combats, même bonheur, le surlendemain la même chose ; Isabelle était ivre de joie et d'orgueil.

— L'Angleterre apprendra au moins que la comtesse de Southampton a choisi un noble seigneur, un brave parmi tous les autres et mon excuse est en toi, mon bien-aimé. Eh ! qu'ai-je besoin d'excuse.

On ne parlait d'autre chose à la cour et à la ville, que de ces combats fabuleux. Le comte devint l'objet de la curiosité générale et dès qu'il se montrait, la foule, avide, l'entourait de toutes parts. La reine, s'intéressa à l'invincible champion. Elle supplia le roi de défendre la continuation des duels.

— Il finirait par succomber, à la longue,

dit-elle, et ce serait grand dommage en vérité. La famille de lady Isabelle en a fait assez pour son honneur, défendez cette boucherie.

Le roi, dont le faible pour le comte augmentait chaque jour, n'eût pas de peine à se laisser convaincre; d'ailleurs il ne manquait pas de motifs plausibles, puisés dans la force des choses et dans la politique même, pour mettre un terme à ces combats. Le caractère diplomatique du comte suffisait seul. Isabelle, à cette nouvelle, voulut aller remercier le monarque, Kœnisgmarck la retint.

— N'en faites pas davantage, mon amie,

ne vous montrez point déchue à cette cour où vous avez régné.

— Déchue ! ah ! jamais je ne fus plus fière et plus heureuse ; jamais je n'ai estimé plus haut les dons que j'ai reçus du ciel. Ah ! que n'ai-je une couronne à jeter à tes pieds.

Il est facile de comprendre combien à cette cour d'Angleterre, déjà partagée par les premiers ferments de la discorde qui devait éclater peu après, combien ces événements soulevèrent de partis et de discussions. La majeure partie fut néanmoins pour le vainqueur. Les exploits sont toujours ad-

mirés et la force inspire un respect involontaire.

Ils restèrent quelque temps en repos, le comte, vivant dans une retraite que l'amour rendait chère, et évitant les occasions de mettre en évidence une femme qui ne croyait jamais trop se compromettre pour lui prouver son amour.

Un soir ils étaient seuls à Hyde-Parck, se promenant dans les endroits les plus solitaires, lorsqu'un homme caché jusqu'au nez dans son manteau, passa près d'eux à plusieurs reprises. Isabelle le vit la première.

— Attention, dit-elle, on nous suit.

— C'est vrai, mais quel peut-être ce quidam ? Il a l'air de se rapprocher à chaque fois.

Il s'approcha en effet, jusqu'à toucher Kœnisgmarck, pour ainsi dire, et lui jeta vivement ces mots :

— Prenez garde ! partez !

Le comte saisit son bras et le tint dans ses doigts de fer comme dans des tenailles.

— Qui êtes-vous? que demandez-vous?

— Je ne m'enfuirai pas, lâchez-moi, je

suis un ami, mais gardez qu'on ne nous voie ensemble.

Il reconnut le jeune homme auquel il avait donné la vie.

— Ah! c'est vous, monsieur !

— Oui, monsieur le comte, oui, ma belle cousine, c'est moi, je me souviens de ce que je vous dois et je veux vous le prouver. On a juré votre mort, on a juré de vous ravir mylady, pour cela tous les moyens seront employés. L'assassinat et le poison, le guet-apens, toutes choses, croyez-moi donc et partez, votre loyale force, votre valeur, ne

vous défendraient pas contre eux. J'ai dit ce que j'avais à dire, laissez-moi m'échapper maintenant.

—Quoi! Mortemer, vous ne prendriez pas hautement le parti de celui à qui vous devez la vie! quoi! tant de pussillanimité dans un homme de votre nom! je n'y puis croire encore.

— Mon frère est mort ce matin de la suite de ses blessures, mylady, je ne puis donc aux yeux de tous me déclarer pour vous maintenant. J'acquitte en secret la dette de la reconnaissance, c'est trop encore. S'il s'agissait d'un combat face à face je ne

l'eusse point évité, mais la trahison est odieuse.

— Adieu, monsieur, adieu donc, nous profiterons de vos avis. Je comprends ce que vous pensez, et je n'en ferais pas même autant que vous. Le meurtrier de mon frère Philippe ne mourrait que de ma main, lui eussé-je toutes les obligations du monde.

— Mortemer, ne l'écoutez pas et partez; dit vivement la comtesse, je n'oublierai point ce que vous venez de faire.

— Votre main, ma cousine, votre main

pour gage, je ne saurais serrer celle de monsieur.

Elle la lui tendit et il la baisa avec une émotion contenue.

— Quittez l'Angleterre et que Dieu vous conserve! j'ai payé ma dette.

Et il s'enfuit en courant.

La comtesse voulut rentrer sur-le-champ, et faire les préparatifs d'un départ immédiat. Kœnisgmarck s'y refusa.

— J'aurais l'air de fuir, dit-il, je resterai.

— Je ne te quitterai donc pas un seul instant, Charles, car je ne vivrais pas loin de toi !

— Tu ne peux me suivre partout.

— Je te suivrai.

— Cela ne se peut, te dis-je. Ne dois-je pas aller à la cour, me montrer partout, braver le péril dont on me menace?

— Partons alors.

— On dirait que j'ai peur.

Ni prières, ni menaces, ne purent le faire changer d'avis. Il persista dans sa résolution, et pour la première fois, Isabelle reçut de lui un refus. Elle eut alors recours à un autre moyen; elle écrivit au roi, elle lui peignit sa situation, celle du comte, et le supplia de l'aider de son pouvoir. Ensuite elle envoya Bontemps attendre Sa Majesté au passage et lui remettre cette lettre comme un placet. A la vue du sceau, des armes, il tressaillit. Il se promenait seul, avec deux courtisans intimes, dans les jardins de Windsor. Il jeta un regard profond sur le domestique agenouillé devant lui, et lui demanda.

— A qui es-tu ?

— Que Votre Majesté prenne la peine de lire, et elle verra.

Il lut en effet, puis faisant signe aux courtisans de s'écarter, il dit à Bontemps.

— La comtesse est bien hardie d'oser ainsi s'adresser à moi, mais j'aime le comte, et comme je ne puis empêcher ses ennemis de l'atteindre en secret, *pour lui*, entends-tu? pour lui, je verrai à ce qu'il s'éloigne honorablement. Rapporte cette réponse à celle qui tenvoie.

Le messager fidèle partit à moitié satisfait, mais espérant néanmoins. Il répéta

textuellement ce qu'avait dit le roi, il aimait son maître avec un dévoûment et une tendresse semblables à celle d'une père. Il souhaitait passionnément l'arracher à ces haines, qu'il ne pouvait écarter, et il attendit avec une impatience presque égale à celle de la comtesse le résultat de son ambassade.

Il ne tarda pas à le connaître. Dès le lendemain le roi manda Kœnisgmarck au palais.

— Mon cher comte, lui dit-il, je vous demande un service.

— Trop heureux d'être agréable à Votre Majesté.

— Vous ne me refuserez point, vous me le promettez.

— Ordonnez, sire.

— J'envoie une flotte à Tanger contre les barbaresques, j'ai besoin d'un homme accoutumé à combattre ces infidèles, d'un homme dont le nom puisse en même temps rassurer mes troupes et effrayer l'ennemi, j'ai pensé à vous.

— Ah! sire, que de remercîments !

— Vous acceptez ?

— Avec toute la reconnaissance que je vous dois, Votre Majesté ne pouvait m'accorder une faveur plus grande.

— Vous partirez donc de suite ?

— Aussitôt que Votre Majesté l'ordonnera.

— Demain matin je désire que vous soyez en route avec *toute* votre maison.

— J'obéirai.

— Je vous enverrai ce soir mes derniers ordres.

Et d'un geste il le congédia.

VI

Encore de l'héroïsme.

A la nouvelle de ce départ la comtesse se montra enchantée. Elle eut volontiers baisé les mains du roi qui sauvait son amant des dangers de la trahison, pour le livrer à ceux de la gloire. Elle pressa les

préparatifs et au lever de l'aurore ils se mettaient en route; à cet instant-là même un garçon de l'auberge apporta au comte le coup de l'étrier, il lui présenta du vin aux épices, dans un gobelet d'argent, Kœnisgmarck le portait à ses lèvres, quand Isabelle, qui se tenait près de son cheval, jeta les yeux sur les bords du gobelet et l'arracha vivement de ses mains.

— Ne buvez pas, monseigneur, dit-elle; ce verre n'est pas propre, voyez plutôt.

Elle lui montra une matière blanchâtre et corrosive sans doute, dont la pureté de l'argent semblait endommagée. Le valet devint pâle et se troubla.

— Regardez cet homme, ajouta-t-elle.

Il essaya de s'enfuir, mais Bontemps et les autres domestiques du comte le retinrent. Il trembla, se jeta à genoux et cria qu'il avouerait tout ce qu'on voudrait pourvu qu'on ne lui fît pas de mal. Il avait été payé pour jeter dans la boisson du comte une poudre, dont on ne lui avait pas annoncé d'autre effet que de l'endormir et de retarder son départ, mais d'après les avis reçus, on ne douta pas que ce fut du poison.

— Va dire à ceux qui t'envoient, que je t'ai pardonné, reprit Charles-Jean, après

l'avoir entendu, que je ne crains pas leurs manœuvres et que je les méprise, et ne recommence pas, crois-moi, pareille expérience, tu pourrais ne pas trouver un homme aussi patient et t'en repentir.

Après cela il monta à cheval, la comtesse en fit autant et ils partirent.

Pendant le voyage on témoigna à Kœnisgmarck et à sa belle maîtresse les égards les plus délicats, les officiers la prirent pour ce qu'elle voulait être, en respectant néanmoins dans leurs propos cet incognito singulier. La valeur célèbre du comte, ces

actions à Malte étaient connues, il portait fièrement sa croix et se proposait de la gagner une seconde fois contre les Maures qu'il allait combattre.

Lorsque cette troupe débusqua, la fortune avait changé, les Anglais étaient maîtres de Tanger et s'y trouvaient assiégés à leur tour, après en avoir chassé les barbaresques. Ils étaient cernés, affamés, par les infidèles, et réduits au désespoir, ils tentaient une sortie.

L'aspect de leurs compatriotes leur rendit du courage; Charles-Jean sauta à terre le premier, s'empara d'un cheval et

se jeta au travers des combattants comme un foudre de guerre. Il frappa à droite et à gauche, de toute la force de son bras puissant, malgré le soleil, par la poussière. Emporté par son ardeur, il se trouva bientôt au milieu des bataillons ennemis, en poussant son cri de guerre, et répétant lui-même son nom, si connu, si redouté parmi les barbaresques. Il fût entouré en un clin d'œil, vingt bras se levèrent à la fois sur lui, la hache d'abordage dont il s'était saisi lui suffit pour les parer.

A quelques pas de lui étaient les Anglais, mais un gros de musulmans l'en séparait, il était seul, au milieu d'eux; on l'entoure, on

le menace, on le frappe, pour comble de malheur, son cheval succombe, il se trouve à pied, sa hache brisée, avec son épée pour toute défense, il se relève, plus prompt que l'éclair, il sème les cadavres autour de lui, pendant que les Anglais témoins de cette lutte de géant, crient en cherchant à le rejoindre:

— Courage! courage! ne faiblissez pas, nous arrivons.

Il sent ranimer ses forces, il combat toujours, mais son sang coule, mais il va succomber, lorsqu'enfin le dernier de ses ennemis mord la poussière à ses côtés, et, lui,

tombe inanimé dans les bras des Chrétiens qui s'étaient enfin frayé un chemin jusqu'à lui.

Bontemps et le page n'avaient pu le suivre, ils arrivèrent au moment où, le croyant mort, on le transportait dans la place, Isabeau se jeta sur lui, en poussant des cris affreux, quant à Bontemps, il grommelait entre ses dents :

— Toujours de même! ce diable d'homme court si vite, il a un tel poignet, qu'il est impossible de le suivre et de frapper où il a passé, mais voilà ce qu'il en rapporte!

— Il est mort! il est mort! disait la désolée comtesse, il est mort, je veux mourir aussi!

— Eh! non, il n'est pas mort, madame, je vous en réponds, il n'est qu'évanoui. On le serait à moins. Nous l'avons retiré d'une autre passe; emportons-le seulement, pansons-le, et, dans trois semaines, il n'y paraîtra plus.

Madame de Southampton l'écoutait à peine, toute à son désespoir, elle croyait son amant perdu. Elle le suivit sans songer à retenir ses cris, ni ses larmes devant les nombreux témoins qui l'entouraient, et tous

de sa nation. On le mit au lit, on visita ses blessures, qui étaient nombreuses, mais aucune mortelle. Elle en bénit le ciel, et jura qu'elle ne le laisserait plus s'exposer ainsi.

Selon la prédiction du brave sergent du guet, les forces de Charles revinrent bien vite, mais la comtesse le supplia tant, qu'il ne prit plus aucune part aux affaires des Anglais, et qu'il s'embarqua avec elle pour la France.

Il éprouva une sorte de joie orgueilleuse en revenant à Paris, ainsi accompagné. Madame de Bouillon, qui l'avait quitté si faci-

lement, verrait quelle consolation il avait trouvée.

— Elle eut bien voulu m'en voir mourir de chagrin, mais elle n'en méritait pas la peine, et l'amant d'Isabelle de Southampton, celui pour qui une pareille femme a tout abandonné sur la terre, n'a rien à regretter, ni à envier en ce monde, disait-il à Bontemps.

— Monsieur, elles étaient pourtant jolies, ces soi-disant grisettes de chez La Voisin. Vous dites que ce sont des duchesses et une Mazarine, encore ! je l'aurais toujours pensé. Cette Voisin ne recevait que de cela. Aussi quels coffres on a trouvés chez elle! que

d'écus nous avons transportés de sa confiscation au trésor de l'épargne... et ailleurs!

L'arrivée de Kœnisgmarck produisit son effet ordinaire, on en parla dans tout Paris, même à la cour. Madame, princesse allemande, dans la force du terme, cousine de l'électrice Sophie de Hanovre, recherchait tout ce qui tenait à son pays, de près ou de loin, elle voulut voir le comte Charles-Jean, et l'envoya quérir. Elle se montra pour lui très affable et très bonne; elle le reçut souvent chez elle, le prit pour son cavalier dans les chasses du roi, qu'elle suivait aussi hardiment qu'un vrai piqueur. Voici, du reste, en quels termes elle rend compte elle-même de sa connaissance avec Kœnisg-

marck, dans une de ses lettres à la princesse de Galles, née princesse d'Anspach (28 octobre 1717).

« Il doit être assez dans le caractère de
» quelques dames anglaises de suivre leurs
» amants. J'ai connu un comte de Kœnisg-
» marck, qu'une dame anglaise avait suivi
» en habit de page. Elle était avec lui à
» Chambord, et, comme faute de place, il
» ne pouvait loger au château, il avait fait
» dresser dans la forêt une tente où il lo-
» geait. Il me raconta son aventure à la
» chasse ; j'eus la curiosité de voir le soi-
» disant page. J'allai donc à cette tente, et
» il me présenta ce page. Jamais je n'ai rien
» vu de plus beau que cette figure ; les plus

» beaux yeux du monde, une bouche char-
» mante, une prodigieuse quantité de che-
» veux du plus beau brun, qui tombaient
» en grosses boucles sur ses épaules. Elle
» sourit en me voyant, se doutant bien que
» je savais son secret. »

La palatine, on le voit, n'y faisait pas tant de façons et les grandes dames de ce temps-là, même les plus scrupuleuses pour elles-mêmes n'étaient point sévères pour les autres. C'est un exemple que celles de ce temps-ci devraient bien suivre. Plus tard nous allons encore retrouver ce témoignage de la princesse dans une circonstance bien touchante, on voit que je ne raconte rien que de vrai.

Madame de Bouillon ne put revoir Kœnisgmarck sans émotion, elle le rencontra pour la première fois chez Madame, le matin. Il n'hésita pas à s'approcher d'elle et à lui demander si elle daignait le reconnaître encore.

— Vous n'êtes pas de ceux que l'on oublie, monsieur le comte, en eût-on le droit et la volonté, votre renommée parle si haut qu'il faut bien l'entendre.

— Me sera-t-il permis de vous présenter chez vous les hommages de mon souvenir, madame la duchesse ?

— Venez quand il vous plaira de venir,

vous serez toujours bien reçu, mais vous me trouvez bien changée, n'est-ce pas, ajouta-t-elle avec mélancolie.

— Je vous trouve toujours belle et toujours jeune, madame, toujours telle que vous étiez et que vous serez longtemps.

— J'ai pourtant bien souffert !

— La rose vit et reste belle au milieu des épines.

— Et vous, monsieur le comte, vous êtes fort heureux, si j'en crois les bruits qui se répandent.

— On ne vous dira jamais assez combien je le suis, madame.

— Ne me montrerez-vous point un page miraculeux que tout le monde vous envie ?

— Madame la duchesse, mon page a payé sa place assez cher pour qu'on ne songe point à la lui ravir.

— Ne le verrai-je pas ?

— Il ne se cache guère.

— Ah ! Kœnisgmarck, ajouta-t-elle tout

bas, d'un accent jaloux, vous avez oublié bien vite.

— Pas avant qu'on m'oublia moi-même madame.

Il alla chez elle quelques jours après, ses salons étaient pleins de gens qui tous s'écartèrent pour le laisser passer. Chez nous, en tous temps, particulièrement en ces temps anciens, on a conservé un respect infini pour la gloire, et les hauts faits de Kœnigsmarck étaient connus de tous. Le roi lui-même avait dit :

— C'est un héros!

Il n'en fallut pas davantage pour le mettre à la mode. Ce jour-là l'amour-propre de madame de Bouillon souffrit plus que son cœur, en songeant qu'il ne lui appartenait plus et qu'il était ainsi célébré de toutes parts. Elle lui prodigua les sourires et les regrêts en pure perte ; le souvenir d'Isabelle le défendait.

Il avait pour ami intime, dès son premier voyage, le neveu de madame de Montespan, le comte de Thianges qui l'accompagnait partout et qui l'engagea fortement à servir le roi dans cette guerre de Flandre si victorieuse en ce moment pour Louis XIV et qui devait plus tard amener ses revers. Il leva un régiment de ses propres deniers

et s'offrit au roi de France, qui accepta ses services en lui disant :

— Monsieur le comte, le régiment de Kœnisgmarck sera le régiment de la gloire.

La pauvre Isabelle voyait avec désespoir le comte s'engager dans de nouvelles aventures, elle eut voulu le fixer avec elle dans un de ses châteaux, mais il s'y refusa absolument.

— Je te suivrai donc, lui dit-elle, puisque tu ne veux pas me suivre, toi!

VII

Où ut la feuille de rose et la feuille de laurier.

Le comte alla avec son régiment au siége de Courtray, il y fut blessé assez dangereusement pour ne pouvoir achever la campagne. Les deux inséparables, le page Isabeau et Bontemps revinrent avec lui à Paris.

— Monsieur, disait Bontemps, est-ce que nous ne quitterons pas enfin la France une bonne fois, pour n'y plus revenir ? J'ai encore rencontré ma femme en arrivant, c'est pour moi un avant-goût de l'enfer, et il me semble que ce sera bien assez de toute l'éternité pour voir le diable.

— Laisse faire, mon pauvre Bontemps, que je reprenne des forces et nous irons encore combattre les Musulmans ; je ne sais pourquoi il me semble qu'un coup de sabre donné à eux, compte double.

Ce ne fut cependant pas d'abord contre les Turcs qu'ils allèrent guerroyer, le régi–

ment du comte fut envoyé en Catalogne, où il se couvrit de lauriers, selon l'expression du temps. Pas un officier dans toute l'armée dont la réputation fut aussi brillante que la sienne. Cependant sa vocation perçait toujours, et une lettre qu'il reçut du comte Othon à cette époque, le décida tout à fait.

« — Mon neveu, écrivit-il, l'oisiveté me
» pèse enfin, et la meilleure des femmes, à
» la longue, ne peut consoler de ce qu'on
» perd, en renonçant pour elle à la gloire.
» Je m'engage au service de la république
» de Venise, voulez-vous me rejoindre et
» m'amener le brave Bontemps, qui me
» rendra son estime lorsqu'il me verra à

» l'œuvre. Il s'agit d'une guerre en Morée,
» où nous aurons maille à partir avec nos
» anciens amis les Turcs, et je compte sur
» vous.

» A propos, amenez donc votre beau
» page, que je le voie. »

Kœnisgmarck ne pouvait résister à une pareille lettre, et cependant bien des motifs devaient le retenir. La comtesse était grosse ; après tant de courses, d'épreuves, de toutes sortes, elle ne comptait plus sur ce nouveau lien, mais lorsqu'elle apprit la résolution du comte, elle lui déclara qu'elle le suivrait envers et contre tous.

— Dans votre état, Isabelle, songez donc à l'imprudence!

— Je vous suivrai.

— Mais notre enfant?

— Notre enfant ne vient qu'après vous dans mon cœur, vous d'abord, vous avant toutes choses. Si vous partez, je partirai.

Il essaya en vain de la retenir. C'était un de ces cœurs que rien ne fléchit, lorsqu'il s'agit de ce qu'ils aiment. Elle se mit en route avec lui, dissimulant ses souffrances et sa fatigue, afin de lui ôter toute inquié-

tude et tout prétexte de songer à une séparation.

Un soir, ils arrivèrent dans une auberge, après une longue journée; Isabelle ne se soutenait plus.

Mais je laisse ici la parole à Madame, le fait vaut lapeine d'être attesté par elle, il en aura plus de valeur.

» — Lorsqu'il partit de Chambord pour
» l'Italie, (dit-elle dans la même lettre,) le
» comte de Kœnisgmarck se trouva dans
» une auberge, et en sortit le matin pour
» faire un tour de promenade. L'hôtesse de

» cette maison courut après lui et lui cria :

» — Montez vite là-haut, monsieur, votre
» page accouche.

» Le page accoucha en effet d'une fille. »

On comprend dans quel embarras ils se trouvèrent. Isabelle avait mal calculé sans doute, ou bien les fatigues de la route avaient avancé son terme, dont elle se croyait bien loin.

Il fallut retourner sur ses pas. La vue de son enfant avait éveillé chez cette jeune femme un sentiment inconnu ; elle ne vou-

lait plus le quitter maintenant, en retrouvant sur son visage les traits de son père, elle l'aima autant qu'elle l'aimait lui-même, et sentit qu'elle se devait au plus faible.

Lady Southampton était catholique, elle annonça sa résolution de se retirer au couvent avec sa fille, pendant l'absence du comte.

— Le rôle du page est fini, lui dit-elle, celui de la mère commence, je saurai le remplir ainsi que j'ai rempli l'autre.

Kœsnisgmarck fut transporté d'admira-

tion, de la nouvelle face sous laquelle se présentait ce caractère, il le lui témoigna vivement.

— Mon ami, lui dit-elle, Dieu m'est témoin que si je suivais mon cœur et mon amour, je ne vous quitterais point, mais cette enfant, c'est la vôtre, elle vous appartient comme à moi, et tous mes soins doivent lui être prodigués. C'est un dépôt confié par vous, mon bien-aimé, le dépôt le plus cher et le plus sacré. Je me dois à elle, c'est un sacrifice je le ferai à vous et pour vous, vous m'en aimerez peut-être mieux après.

La veille de son départ le comte reçut

une lettre de madame de Kœnisgmarck, pleine de tendresse et d'inquiètudes. Bien qu'il lui eut caché sa campagne contre les Turcs, elle en avait le pressentiment.

« — Mon fils, je ne sais ce qui vous ar-
» rivera, ni ce que ces Turcs ont encore à
» faire avec vous, mais j'ai rêvé cette nuit
» que je vous voyais sur le rivage de leur
» mer, tout sanglant, la tête séparée du
» corps, par un coup de sabre d'un de
» ces barbares. Mon fils, prenez garde les
» pressentiments d'une mère ne trompent
» jamais. »

Charles-Jean se garda de montrer cette

lettre à la comtesse. Il lui cacha au contraire l'espèce de crainte vague qui l'agitait lui-même. Pour la première fois il partait sans plaisir. En vain Bontemps lui représentait d'avance les succès, les belles batailles qui les attendaient; il secouait mélancoliquement la tête en disant :

— Il m'arrivera malheur, Bontemps, ma mère a raison.

Le moment de la séparation fut affreux. Isabelle en pensa mourir. Elle se cramponna aux bras du comte, il fallut l'en arracher. On la transporta évanouie près du berceau de sa fille ; en revenant à elle son enfant frappa d'abord ses regards.

— Ma chère petite fille, lui dit-elle, nous voilà bien seules en ce monde. Ah! si tu pouvais prier pour ton père. Dieu t'entendrait mieux que moi.

Le comte de Thianges entra, dès qu'il la sut en état de la recevoir. Kœnisgmarck à son départ lui avait recommandé ces deux frêles créatures.

— Je vous les lègue, mon ami, si je ne reviens pas prenez-en soin, ayez pitié d'elles, car elles n'auront plus que vous. Isabelle, a tout abandonné pour moi, sa famille, je le sais, mais je ne le lui ai jamais dit, la déshérite de ses biens. Grâces aux

revers de la fortune je ne suis qu'un soldat d'aventure sans héritage et sans argent. Ce que je laisserai est à ma fille, mais laisserai-je quelque chose ? j'ai achevé le peu que j'avais au service de votre roi, tâchez qu'il le sache, afin de protéger ces deux aimées en souvenir de moi.

M. de Thianges était le plus fidèle des amis, il remplit cette mission avec dévoûment, il la remplit jusqu'à la mort. Vous n'en trouverez guère aujourd'hui de cette trempe.

Le comte retrouva son oncle à Venise, celui-ci avait repris avec le harnais, toutes

ses idées, toutes ses habitudes de garçon. En revoyant Charles, il lui demanda sur-le-champ :

— Eh ! bien, le mystérieux page, où est-il ?

— Il n'existe plus, mon oncle.

— Quoi ! elle est morte, la pauvre femme ! si jeune ! C'est donc pour cela que je vous vois une mine de désolation, vous avez tort, mon neveu ; il ne manque pas de maîtresses sur la terre pour un homme comme vous.

— La femme existe, mon oncle, elle existe doublement, puisqu'elle est mère, c'est le page qui n'existe plus.

— Ah! je comprends, elle ne peut être page et bercer le maillot, vous ne nous avez pas amené tout cela, je suppose? tant mieux, les absents et les absentes ont tort. Il y a de diablement belles créatures à Venise, n'est-ce pas, Bontemps? Nous irons voir cela ensemble.

— Et madame votre femme?

— Madame ma femme est chez elle, bien tranquille, avec son père, que diable pour-

rait lui faire la fidélité ridicule que je lui garderais ? demandez à Bontemps.

— La fidélité, monsieur le maréchal, je ne connais pas cela.

Le comte Othon avait été fait maréchal depuis son mariage, il portait dignement cette haute dignité, dont son père, on le sait, fût revêtu avant lui. Je ne voudrais pas jurer que Charles ne le suivit point dans ses courses de galanterie et qu'ils n'eussent fréquenté ensemble quelques boudoirs et quelques ruelles. Quoiqu'il en soit, nous retrouvons le jeune comte, au moment de s'embarquer, à trois heures du

matin, se promenant seul sous les arcades de la place Saint-Marc, au même endroit où il avait vu la comtesse pour la première fois. Ses réflexions mélancoliques brisaient son cœur; il se reportait aux beaux temps de son amour, à ces douces heures de jeunesse, où tous les deux, doucement balancés dans une gondole, sous un ciel merveilleux, ils échangeaient les paroles qu'ils avaient tant de fois répétées depuis, sous d'autres cieux et dans d'autres climats.

— Hélas! hélas! disait-il, c'en est fait, je ne la verrai plus, mon Isabelle, je ne reviendrai plus ici, je ne retrouverai plus ni mon pays, ni ma mère, ni mon enfant, ni

rien de ce que j'aime. La terre étrangère recevra mon dernier regard.

Le comte Othon le trouva ainsi triste et désolé. Il essaya de changer ses idées, mais Charles n'était pas de ces natures qui varient.

— Si j'étais Philippe, mon oncle, vous le persuaderiez, mais moi...

Ils descendirent en Morée et tous les deux alors oublièrent et les pressentiments et les plaisirs. Ils se couvrirent de gloire à l'envi l'un de l'autre, aux siéges de Navarin et de Modon, dans l'expédition si dangereuse

d'Argas. Ils échappèrent à tous les périls et sortirent, sans une blessure, de ces combats où les morts tombaient autour d'eux comme des épis moissonnés. Charles-Jean commençait à se moquer des présages, il avait reçu la veille un messager d'Isabelle, lui donnant des nouvelles de son enfant, toutes deux l'attendaient bien portantes, à l'ombre du sanctuaire; il se promenait au bord du rivage, lorsque son oncle s'approcha de lui d'un air soucieux, et lui dit :

— La peste est dans l'armée.

Charles-Jean devint pâle.

— Voilà notre seul et véritable ennemi, mon oncle, celui que nous ne vaincrons pas, l'unique qui puisse venir à bout des Kœnisgmarck. Nous n'en échapperons point.

— Voilà encore vos idées folles.

— Elles ne sont pas folles, elles sont justes, je le sais, j'en suis sûr ; si vous avez des dispositions à prendre, faites-les.

— Eh ! parbleu ! elles sont faites! Croyez-vous qu'un homme marié s'en aille ainsi à l'aventure, sans avoir abrité son nid? J'aime ma femme, voyez-vous, mon neveu, malgré mes vagabondages, je l'aime si bien qu'il

m'a fallu beaucoup de courage pour la quitter, ainsi elle a son sort arrangé, j'en suis fâché, mes chers neveux, mais je lui laisse tout ceque je possède.

— A votre aise, mon oncle ! vous en êtes le maître. Quant à moi, excepté pour ma pauvre enfant et sa mère, je n'ai besoin de rien, Philippe est en passe d'en gagner, il n'y a que mes sœurs, dont vous eussiez pu vous souvenir.

— Eh ! eh ! j'y ai un peu pourvu. D'ailleurs la beauté d'Aurore et l'excellent caractère de Wilhelmine ne suffisent-ils pas ? Par ma foi ! nous parlons comme si j'étais

mort, et j'ai bon pied, bon œil, malgé cette chienne de peste, dont je ne suis pas plus charmé que vous.

La maladie fit des progrès effrayants en quelques heures et en quelques jours. A peine le premier cas s'était-il déclaré que vingt autres le suivirent et que le lendemain la moitié de l'armée fut envahie. Les moyens sanitaires étaient presque nuls à cette époque et lorsqu'une épidémie sévissait, surtout dans une grande accumulation d'hommes, elle faisait bien des victimes. Il n'était pas dans le caractère et dans les habitudes des Kœnisgmarck de fuir les dangers d'aucune sorte. Ils se mirent à soigner les ma-

lades avec un zèle que rien ne put ralentir, et que Bontemps imita, moitié pour dévoûment à ses camarades, moitié pour suivre ses maîtres. On voyait la grande taille, les membres colossaux du comte Othon, le beau et mélancolique visage de Charles-Jean, la figure fine et rusée de Roger dans toutes les tentes. Ils passaient les jours et les nuits, administrant pieusement les remèdes prescrits par les frater suivant les armées. Le comte Othon disait en jurant suivant son habitude :

— Il se peut que je les tue, ces pauvres gens, avec mes poudres et mes drogues, mais si je les tue, c'est de si bonne foi, qu'il ne faut pas m'en savoir mauvais gré.

On ne se battait plus, d'un commun accord, les combattants étaient tous aussi atteints d'un côté que de l'autre. Les morts tombaient par douzaine, par centaine, c'était une véritable désolation. Chaque soir ou plutôt chaque matin, avant de prendre un peu de repos, Charles-Jean restait quelques minutes le visage caché dans ses mains remerciant Dieu qui l'avait encore conservé pour sa pauvre Isabelle, pour sa pauvre enfant.

— Oh! laissez-moi, Seigneur, murmurait-il, vous qui m'avez épargné sur les champs de bataille, vous qui m'avez retiré de dangers si horribles, sauvez-moi pour ces deux êtres qui ont tant besoin de moi.

Il dormait quelques heures si on ne venait pas le réveiller, car rien ne se faisait sans lui, et puis il repartait avec le même zèle, après une nouvelle prière.

Un matin il s'éveilla la tête lourde, les paupières pesantes, premiers signes qu'il avait si souvent observé chez les autres.

— Je suis perdu, mon Dieu ! se dit-il, je dois songer à elles pendant qu'il me reste encore des forces qui vont disparaître. Bontemps, ajouta-t-il, mon garçon, il va falloir nous quitter. Rappelle-toi le serment que tu m'as fait, de transporter mon corps dans la sépulture de ma famille, de porter mes

dernières volontés à la comtesse et au comte de Thianges, et, si mon oncle ne te garde pas, ou s'il succombe comme moi, ainsi que je le crains, de retourner près de mon frère et de t'attacher à lui comme tu l'étais à nous. Il a besoin d'un serviteur dévoué, Philippe, que tous les hommes menacent et que toutes les femmes adorent.

— Monseigneur, vous vous trompez, vous vous portez bien, ce n'est qu'un peu de fatigue, mais, si un malheur arrivait, soyez tranquille, quand Bontemps a donné sa parole, il la tient.

Deux heures après, Charles-Jean était

étendu sur son lit de douleur, son oncle et Bontemps le soignaient avec le zèle de toute leur tendresse, il se sentait perdu, mais il ne se soumettait pas moins à ce qu'ils lui demandaient. Il buvait leurs tisanes et suivait leurs prescriptions.

— C'est inutile, mes bons amis, leur disait-il, rien n'y fera, je m'en vais.

— Eh ! non, morbleu ! tu ne t'en vas pas, il serait par trop bête que cette sotte engeance de peste fût plus forte que nous. Du courage ! et nous nous en tirerons.

Hélas ! les soins, les prières, les remèdes furent inutiles, Charles-Jean succomba le troisième jour, après avoir lutté contre la mort avec toute la force de sa volonté, de sa jeunesse et de sa vigueur. Il se cramponnait à la vie, mais la mort fut plus puissante que lui. Au moment de rendre le dernier soupir, il supplia son oncle de prendre soin de sa fille, et de ne pas la laisser dans l'abandon.

— Je vous promets qu'elle ne manquera de rien ; si je retourne en Europe, j'en ferai une Kœnisgmarck, pour le peu qu'elle s'y prête. Reposez-vous sur moi.

Au coucher du soleil, au moment où son dernier rayon dorait le sommet de sa tente, Charles-Jean poussa un profond soupir, sa tête retomba sur son épaule.

— Ah! dit-il, ni ma mère, ni Isabelle ne pourraient me reconnaître en l'état où je suis, ce n'est pas moi qui meurs, ce n'est pas même mon image, il ne reste rien de Charles-Jean de Kœnisgmarck, plus rien qu'une vaine renommée et le souvenir dans les cœurs qui l'ont aimé. Dites-leur que ma dernière pensée a été pour eux, et que je vais les attendre.

Il avait assisté trop souvent à la décom-

position apportée par la maladie au moment de la mort, pour ne pas savoir dans quel état épouvantable il était tombé. Son oncle le regardait en tordant sa moustache.

— Mille tonnerres! dit-il tout bas à Roger, il y a de quoi se désoler, pour de braves soldats, de mourir ainsi, au lieu de recevoir un bon coup de feu dans la poitrine, qui vous laisse au moins figure humaine; regarde ce pauvre enfant à quoi il ressemble. Faudra-t-il donc m'en aller comme cela, Bontemps? je ne m'en consolerais point.

Charles-Jean resta en agonie et ne pro-

nonça plus une parole; la lutte fut terrible. Enfin, un peu avant minuit, il y succombait. Jamais paladin plus accompli n'avait fourni le sujet de ces belles épopées du moyen-âge. jamais plus de beauté, de vaillance, de loyauté ne furent réunis dans un seul homme à un degré plus éminent. Il avait vingt-six ans à peine, et sa vie était déjà pleine bien plus que celle de dix hommes ordinaires. S'il eût vécu, l'histoire eût enregistré son nom parmi les plus grands, mais, victime de la fatalité, de la malédiction attachée à sa race, il fut vaincu par la destinée, il ne pouvait l'être que par elle. La douleur de son oncle et celle du fidèle serviteur furent immenses. Ils veillèrent le corps en pleurant, ces vieux soldats qui n'a-

vaient jamais pleuré. On lui fit faire un cercueil après avoir embaumé le cadavre à la manière des Orientaux. Le comte Othon alla lui-même chercher dans le camp ennemi les savants pour cette opération. On ne put refuser cette consolation à une douleur immense, que les infidèles eux-mêmes comprirent et respectèrent.

— Mes braves amis, leur dit-il, en les reconduisant, et lorsqu'ils eurent accompli leur tâche, et qu'il les eût payés grassement, je vous retiens pour me faire la même cérémonie, n'y manquez pas, je vous en prie, quand mes gens iront vous en prier de ma part,

Il fut prophète. Peu de jours après, il expira aussi en disant à Bontemps :

— Tu porteras mon corps avec celui de mon neveu, et détale vite, si tu veux pouvoir remplir notre commission. Les Kœnisgmarck s'en vont, Roger, la malédiction, lancée à mon père, porte ses fruits. Il ne reste plus que mon neveu Philippe, mais il n'en a pas pour longtemps du train où il marche. Il finira par quelque poignard.

Ce furent ses dernières paroles.

Le triste Bontemps accomplit de point en

point la mission qu'il avait reçue. Le corps d'Othon Guillaume fut embaumé comme celui de son neveu, et il partit peu de jours après pour Stade, entre ces deux cercueils, que les comtesses de Kœnisgmarck vinrent recevoir. Il lui restait encore une pénible et douloureuse démarche, il devait porter à milady Southampton l'épouvantable nouvelle, il devait remettre au comte de Thianges la lettre qui lui confiait désormais la veuve et l'orpheline. Il se rendit à Paris. Je renonce à peindre le désespoir d'Isabelle, il se comprend de reste. Invoquons encore une fois le témoignage de la Palatine pour la fin de cette romanesque histoire. Voici comment se termine sa lettre à la princesse de Galles :

« On mit la mère et l'enfant dans un
» couvent à Paris. Tant que le comte a
» vécu, il en a eu grand soin, mais il mou-
» rut en Morée et le page fidèle ne lui
» survécut pas longtemps. Elle est morte
» comme une sainte. Un ami du comte,
» neveu de madame de Montespan, nommé
» Thianges, a pris soin de la petite fille.
» Après la mort de celui-ci, le roi a donné
» une pension à cette pauvre créature je
» crois qu'elle est encore au couvent. »

Isabelle, depuis qu'elle eut appris la mort du comte, ne fit que languir sur la terre, elle fit amende honorable de sa conduite, elle demanda pardon à son mari et à sa

famille. Elle écrivit à la comtesse de Kœnisgmarck, pour lui recommander sa fille, la malheureuse mère ne reçut point cette lettre. Peu de temps après la perte de son fils elle mourut aussi ; laissant la belle Aurore sous la tutelle de sa sœur, la comtesse de Levenhaupt, mariée peu de temps auparavant.

Hélas ! il faut bien le dire, au milieu de tout ce qui suivit on oublia la fille de Charles-Jean de Kœnisgmarck. Ce ne fut que bien des années après, qu'Aurore se souvint de l'enfant de son frère ; elle chercha à la rapprocher d'elle, elle écrivit au couvent, la jeune fille était entrée en religion

elle ne pouvait, ni ne voulait en sortir pour habiter avec des hérétiques.

Bontemps, libre de ses devoirs, partit pour Dresde où se trouvait Philippe, auquel il portait la lettre de son frère. Il en fut reçu comme il devait l'être, le comte le prit à son service et lui donna sa confiance.

Nous allons maintenant revenir à la cour de Hanovre et à celle de Saxe, c'est là que nous resterons principalement désormais.

VIII

Un couronnement.

Philippe partit sur-le-champ, il avait essayé de revoir la princesse, de revoir mademoiselle de Kensebeck et n'avait reçu d'autre réponse qu'un froid congé et ses lettres déchirées. La bonne confidente

même, tout indulgente qu'elle fut, n'avait pu cette fois l'excuser, elle vit sa maîtresse au désespoir, elle sentit l'offense impardonnable qu'elle avait reçue et comprit combien cette plaie se cicatriserait difficilement. Elle essaya de lui remontrer qu'en ceci la fatalité avait fait plus de la moitié de la faute...

— Il ne croyait pas que la danse fut conduite par vous, il comptait sur moi et n'a jamais songé à vous rendre témoin d'un pareil outrage. Il a cru, au contraire, par ce moyen extrême, épouvantable j'en conviens, se débarrasser et vous aussi de cette comtesse, votre ennemie et votre obstacle éternel.

— Ne m'en parle pas, ne m'en parle jamais. Il a manqué à la fois à la princesse, à la femme, à l'amante, il a manqué à ses promesses, à mes sentiments les plus justes et les plus naturels ; ne m'en parle pas, te dis-je, cet homme est indigne d'une pensée de moi, je l'oublierai, je l'ai oublié.

— Madame, voici une lettre, lisez-la, il s'explique peut-être...

— Je ne veux rien lire, renvoie-la lui, déchire tout ce qui viendra de lui, même pour toi, qu'il parte à l'instant et ne se présente jamais devant mes yeux. C'est là toute ma réponse. Kenseberck dut s'en con-

tenter et la transmettre, Philippe se fit un mérite de son obéissance, mais il laissa un domestique affidé, chargé de remettre de nouvelles lettres à la confidente et de le tenir au courant de ce qui se passerait. Ces soins pris, il se mit en route, lui heureux de revoir Nisida, à qui l'absence rendait tous ses charmes, et d'assister au couronnement de son ami, dont les fêtes promettaient d'être brillantes.

— J'ai échoué, *pour le moment*, en Hanovre, j'ai fait un pas de clerc, en n'achevant pas assez la scélératesse de la Platen et l'amour d'un vieillard, bon et facile. Il me reste pour me dédommager, une belle et

tendre maîtresse et les plaisirs d'une cour, l'amitié d'un souverain, ses faveurs très certaines, la fortune, la gloire, l'avenir, et la belle Dorothée, lorsqu'elle daignera me pardonner, allons la vie est belle encore, ne nous décourageons pas.

Il tomba comme une bombe à Dresde, on ne l'y attendait point, en le voyant, Nisida se trouva mal, elle s'appuya sur un meuble, incapable de faire un pas et de voler dans ses bras.

— Philippe ! mon Philippe! dit-elle.

— Pauvre enfant! combien elle est changée! murmura-t-il.

Sa pâleur, son œil éteint, le frappèrent douloureusement.

— As-tu donc été malade, ma pauvre Nisida?

— Non, j'ai été loin de toi.

— Chère, chère amie, me voilà maintenant, tout va changer.

— Pour longtemps!

— Pour toujours.

— Et tu ne retourneras plus...

— Ma mission est terminée, je l'espère du moins, interrompit-il, il n'est question de rien de ce genre, ma Nisida, aie patience et courage, oublie tes chagrins je suis près de toi. Tu es bien belle ! mais tu es belle autrement; tu ressembles à cette statue de la résignation que nous admirions ensemble à Vienne, sur le tombeau de cette jeune fille, tu sais?

— Oui, mon Philippe, oui, je suis résignée, je suis résignée à mes maux, mais je ne le suis pas aux tiens. Je ne suis pas résignée à tes dangers, à la perte de ta réputation et de ta vie. Tu peux rester loin de moi, aussi longtemps que tes plaisirs et tes

affaires le demanderont, j'en mourrai peut-être, mais je n'en murmurerai jamais ; je t'appartiens, je t'ai voué ma vie, j'ai renoncé à la vertu, j'ai renoncé à ma mère, à la tienne, à toutes mes autres affections en ce monde, non pas pour moi, mais pour toi. Cependant tu as bien fait de venir, car si tu avais tardé davantage, j'allais partir pour Hanovre, moi.

— Je n'étais point à Hanovre, répliqua-t-il en rougissant malgré lui.

— Tu y étais, mon pauvre Philippe, n'essaies pas de le nier. Comment peux-tu croire que tu passeras tant de mois loin de moi,

sans que je sache où tu les passes? Tu ne me connais guère, va! Tu ne sais pas de quel amour je suis possédée, et combien cet amour domine tout mon être. Tu étais à Hanovre, et voici ce que tu y as fait.

Elle lui raconta, non pas ses entrevues secrètes et ignorées avec la princesse, mais ses amours avec madame de Platen, les jalousies de celle-ci, ses accusations auprès de l'électeur, enfin ce qu'il était impossible de savoir, le reste, l'amour de Dorothée, le sien, elle l'avait deviné, avec cette intuition de l'amour vrai, qui ne se trompe point.

Philippe la regarda étonné.

— Qui t'a appris tout cela? demanda-t-il.

— Mon cœur et mon amour, et des amis aussi.

— Quels amis?

— Je ne puis le dire.

— Quoi! Nisida, des secrets pour moi?

— Des secrets pour toi, jamais! tant que ce seront les miens; ici je ne suis pas libre, j'ai juré de garder le silence.

Philippe ne pouvait accuser que l'électeur, puisque lui seul connaissait l'existence de Nisida, et la voyait quelquefois. Elle passait ses journées et ses soirées absolument seule, dans cette petite maison, dont elle n'était pas sortie une seule fois. Son unique promenade était le petit jardin; son unique société, un petit chien bichon que Philippe lui avait donné. Elle n'était vue de personne. Les rares habitants de ce quartier éloigné ne soupçonnaient même pas son existence. Le dévoûment, l'abnégation étaient complets.

Le jeune homme n'insista pas, il ne voulait point blesser ce cœur, dont il compre-

nait l'adorable tendresse, il essaya de plaisanter sur ces espions que Nisida avait mis après lui, disait-il, et sur leurs faux rapports.

— Ne ris pas, mon Philippe, c'est grave, c'est bien grave tout ceci, et si nous nous revoyons, nous devons en bénir le ciel. Il faut me promettre, me promettre sérieusement que tu ne retourneras plus à Hanovre, je le veux.

— Nous avons le temps d'y penser, Nisida.

— Non, ne remettons point ce que nous

pouvons faire à l'instant, promets-le moi, donne-moi ta parole.

— Ma parole, je ne puis te la donner, il est des circonstances... des raisons...

— Ton amour pour la princesse, ou pour cette méchante Platen, n'est-ce pas? pour toutes deux peut-être, je ne sais que trop combien cela est possible! d'abord pourquoi es-tu venu si vite, si à l'improviste? j'ai reçu hier ta lettre ou tu m'annonces une séparation longue encore.

— J'ai voulu te surprendre.

— Non, il y a une autre raison. Je la saurai.

Pauvre Nisida ! toujours savoir ! Les femmes qui aiment sont ainsi ; elles vont au-devant des douleurs, comme si les douleurs ne venaient pas assez vite.

L'électeur allait présider aux funérailles de son père, avant son couronnement. Il revit Philippe avec grand plaisir, lui fit raconter ses aventures, et rit avec lui de la scène du bal, dont il ne calculait pas la portée.

— Cependant, dit le prince, si vous m'en

croyez, Philippe, vous ne retournerez plus à Hanovre, un vieillard imbécille et amoureux à ce point est un instrument dangereux dans les mains d'une femme telle que celle-là.

— Et Dorothée ?

— Ah ! oui, Dorothée, je le comprends. C'est un grand aimant qu'une passion contrariée tant de fois, cependant..... n'y retournez point. Pour vous engager à me croire sur parole, je vous donne un régiment, comte de Kœnisgmarck, avec le titre de général-major. Vous n'êtes donc plus au

service de l'électeur de Hanovre et vous me resterez.

— Ah ! que de grâces, monseigneur !...

— Dites : *mon ami* et nous serons plus que quittes.

— Pourtant Dorothée.....

— N'avez-vous pas Nisida ? cette charmante, cette adorable Nisida ? ah ! vous ne méritez point un pareil bonheur, puisque vous ne savez pas en jouir et que vous ne l'appréciez point.

Frédéric-Auguste parla ensuite longuement d'Aurore. Il y songeait toujours, et il avait déjà mille fois essayé d'attirer madame de Kœnisgmarck à Dresde, il l'avait engagée à venir aux fêtes de son couronnement, elle déclinait ces invitations sous mille prétextes, et sentait trop le danger d'exposer sa fille à de pareilles séductions, cependant la destinée est plus forte que tout.

— Mon cher Philippe, ajouta-t-il, il me tarde de me délivrer des réjouissances et des désespoirs officiels. Nous avons à reprendre nos joyeux soupers, nos conversations, nos parties folles. La couronne me pèse déjà et elle me pèserait bien davan-

tage, s'il fallait toujours la porter gravement. Je compte sur vous.

— Malgré Nisida, en faveur de qui vous prêchiez si bien tout à l'heure? demanda Philippe en souriant.

— Pauvre Nisida! vous me la faites oublier aussi, voyez ce qu'est l'exemple. Elle n'en saura rien, et puis elle a déjà tant pardonné!

Aussitôt que le prince fut libre il tint sa parole et chaque soir le palais de Mariztbourg voyait rassemblé de joyeux convives, des femmes plus que suspectes y tenaient

les premières places, l'électeur ayant déclaré les dames de la cour ennuyeuses et bégueules au suprême degré; excepté une ou deux tout à fait sans façons et dès longtemps admises dans le petit harem qu'il passait en revue. Philippe était l'âme de ces fêtes, son esprit, son entrain, sa verve, ses piquantes railleries les animaient et en faisaient le plus grand charme. Un de ses sujets favoris d'épigrammes était la comtesse de Platen, dont chacun se divertissait à lui faire raconter les aventures et les anecdotes. Avec son étourderie ordinaire il acceptait le défi et relevait le gant jeté par les convives.

— Est-elle donc aussi belle qu'on le dit?

demandait une jeune beauté, en grignotant du bout des dents un bonbon, ou une aveline.

— Demandez cela à mon père, ma belle, il a pu la connaître à votre âge et l'avoir vue dans tout son éclat. Pour moi, j'ai vu briller les dernières étincelles de ce tison enflammé.

— Ce qu'on répand sur ses passions effrénées est donc véritable? reprenait une autre.

— Ce n'est pas même la moitié de la vérité, rien ne peut vous en donner l'idée. On se sent flamber rien que sous son regard.

— Elle veut sans doute être aimée de même, n'est-ce pas ?

— Elle veut être aimée plus. Il faut surpasser le brasier en chaleur pour que cela commence à la satisfaire.

— Comment fait alors le vieil électeur ! s'écria Frédéric-Auguste, en riant aux éclats.

— Elle s'en soucie bien, de l'électeur ! Pourvu qu'il lui donne des fêtes, des palais, des diamans, et beaucoup d'or, elle n'en demande pas davantage.

— Mais que lui donne-t-elle en échange?

— Vous le savez bien ce qu'elle lui donne, une couronne plus riche et plus élevée de bien haut que la sienne, et il doit être heureux de la recevoir de sa main.

— Kœnisgmarck, ceci est affreux, on prétend qu'elle vous adore, on prétend qu'elle est prête à se jeter à la rivière pour un de vos caprices, vous êtes un ingrat.

— Monseigneur, j'ai largement payé ce que vous appelez mes caprices, je l'ai adorée aussi, seulement mon adoration a passé avant la sienne, que diable voulez-vous que j'y fasse?

— Prenez garde, monsieur de Kœnisgmarck, madame de Platen est une femme dont il est dangereux de parler ainsi, dit une voix grave.

— Et pourquoi? que me fera-t-elle? aura-t-elle des chevaliers pour me pourfendre? aura-t-elle des assassins pour m'imposer silence?

— Peut-être, répliqua la même personne, je la connais de longue main, moi qui vous parle, cette belle Elisabeth.

— Vous, monsieur le conseiller?

— Oui, moi et à mes dépens, répliqua le conseiller, en secouant la tête. Je l'ai vue à la cour de Vienne, j'étais jeune encore alors, je l'ai aimée, j'ai été bien près d'en faire ma femme, un rayon d'en haut m'a éclairé. Défiez-vous, monsieur de Kœnisgmarck.

— Je vous assure que je ne la crains guère, la pauvre femme, elle n'a pas grande puissance, et vous vous trompez sur ce caractère-là. Elle n'a que des passions et des sens, et pourvu qu'elle trouve à les satisfaire, le reste lui importe peu.

— Je connais ce caractère, monsieur, je le connais et par expérience, vous dis-je.

Un jeune lieutenant, aux gardes, m'avait précédé dans les espérances matrimoniales. Un des archiducs ayant montré le plus grand désir de cette union, le lieutenant, éclairé par la jalousie, se retira brusquement et eût le tort d'en laisser percer le motif. Trois jours après, il faisait une ronde de nuit autour des remparts, on le ramassa le lendemain dans le fossé, du côté de Léopoldstadt, il s'était tué, assurait-on, en voulant marcher trop près du bord, lui qui connaissait si bien le sentier et qui l'avait tant parcouru ; d'autres disaient tout bas qu'on avait trouvé le cadavre percé d'un coup de poignard ; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il n'en revint point.

Un moment de silence profond suivit ces paroles, ce fut encore le conseiller qui le rompit, en ajoutant en façon de corollaire.

— Et à cette époque Elisabeth de Meissemberg avait vingt ans !

Personne ne répliqua que l'électeur, qui reprit quelque minutes après :

— A votre place, Philippe, je fuirais cette vipère là.

Philippe but un grand verre de vin du

Rhin, ensuite il s'en versa un second et se levant d'un air résolu :

— Santé, longue vie, beauté éternelle, amours sans fin à la noble comtesse de Platen! puisse-t-elle trouver une longue succession de jeunes et beaux seigneurs, vigoureux, braves, charmants, et couler doucement ses jours dans l'oubli des infidèles, des perfides et des absents, en particulier de son très-humble serviteur, le comte Philippe de Kœnisgmarck.

— Ainsi-soit-il : répéta le chœur joyeux, lui faisant raison.

— Et n'en parlons plus! ajouta l'électeur.

— Pas aujourd'hui du moins, reprit une belle fille, sa favorite du moment, car je ne veux pas prendre ce sujet inépuisable de la Platen, je veux qu'il nous raconte ses histoires et surtout celle du bal, qui a tant prêté à rire, à la cour de Hanovre.

Cette conversation reprenait presque à chaque souper, madame de Platen était moquée, bafouée avec une joie toujours nouvelle. On ne tarissait pas en plaisanteries, elle avait dix noms ridicules, son

portrait était recommencé tous les soirs d'une façon nouvelle, le prince lui-même se laissait aller à ses épigrammes et nul ne savait les aiguiser mieux.

— Eh! bien, mesdames, dit-il un jour, pour vous plaire davantage, je chargerai Kœnisgmarck d'inviter de ma part cette comtesse de Platen à venir à ma cour, elle y viendra, je gage.

— Elle a bien manqué y venir avec moi dernièrement, si j'avais voulu l'y conduire, cela n'a tenu qu'à ma volonté.

— Mon opinion est qu'elle ne vous pardonnera pas, mon cher comte.

— Ah! bah! elle m'a déjà oublié.

— Un pari comme en Angleterre, le voulez-vous?

— Un pari avec vous, belle Iris! on est sûr de perdre.

— Eh! bien, si madame de Platen se console et vous laisse en repos, je vous donnerai....

— Quoi?

— Le joli épagneul qui vous plaisait tant hier.

— Et si, au contraire, elle me poursuit, si elle me tue, que me donnerez-vous?

— Un regret.

— Décidément j'ai tort et avec vous on joue à qui perd gagne.

IX

Les orphelins.

Philippe partageait ainsi joyeusement et étourdiment son temps entre les soupers de Méritzbourg, la petite maison de Nisida, et les exercices militaires de son régiment. Il avait ensuite ses particuliers avec l'électeur,

et se mêlait un peu de politique, sans qu'il y parut. La politique se menait lestement alors à la cour de Saxe, et l'électeur n'était qu'à moitié de l'école de Louis XIV, qu'on accusait d'avoir de jeunes conseillers et une vieille maîtresse. Il fut plus tard d'un autre poids dans la balance européenne, mais, à cette époque, il n'y comptait encore pour rien, on le traitait en enfant, il rattrapa son rang.

Les semaines et les mois se passèrent ainsi, sans que Philippe entendît parler de la cour de Hanovre, autrement que par des lettres de jeunes gens. Madame de Platen avait repris son empire, l'électeur pardon-

nait, la cour semblait avoir oublié comme lui. Le prince Georges adorait de plus en plus mademoiselle de Schulembourg et Dorothée vivait tantôt dans une retraite profonde, tantôt dans des étourdissements de fêtes successives. On n'osait pas prononcer son nom, et il n'était question de lui nulle part.

Il écrivit deux ou trois fois à mademoiselle de Kensebeck, elle ne répondit point. Il ne se lassa pas, et écrivit encore; ses lettres lui furent renvoyées cachetées. Il ne perdit pas courage et écrivit de nouveau, elle lui répondit après bien longtemps:

« Vous êtes prié de vous épargner la

» peine d'envoyer des billets qu'on ne lit
» point. »

Il trouva que c'était un progrès et renouvela ses instances. Il en fut récompensé par une autre ligne, qui lui fit faire des cris de joie :

« Comment pourriez-vous vous justifier ? »

Ces mots étaient d'une écriture tremblante et contrefaite qu'il ne pouvait méconnaître. Il se hâta de répondre, et il écrivit dix pages, dans lesquelles il prouva, clair comme le jour, qu'il n'avait aucun

tort, et que la princesse seule était coupable, ce qui l'engagea immédiatement à lui demander pardon. Il en est toujours ainsi en pareil cas; l'offensé fait amende honorable et avoue les torts qu'il n'a pas.

La correspondance s'établit alors et devint de plus en plus pressante, de plus en plus intime. Cette correspondance existe, elle prouve, jusqu'à l'évidence, le sentiment qui les unissait et les espérances qu'ils avaient conçues.

Sur ces entrefaites, Philippe fut frappé de ses grands chagrins de famille, il apprit successivement la mort de son frère, celle

de son oncle et celle de sa mère, arrivée bien peu après. Appelé près du lit de mort de la comtesse, il se hâta de courir à Agathembourg, mais il arriva trop tard, elle avait fermé les yeux. Sa douleur fut véritable et violente, sinon profonde, il n'était pas de caractère à conserver longtemps ses impressions. Les dernières paroles de madame de Kœnisgmarck avaient été pour lui, pour lui recommander ses sœurs, particulièrement Aurore. Elle regretta vivement de ne pas voir ses trois enfants auprès d'elle.

— Dites bien à Philippe, répéta-t-elle, qu'il est maintenant le chef de la famille, qu'il est le dernier des Kœnisgmarck et

qu'il doit veiller sur lui et sur vous. Je crains qu'il ne succombe à la fatalité qui s'étend sur notre maison, je vais prier pour lui, mes filles, et souvenez-vous qu'il remplace en ce monde les parents que vous avez perdus.

Elle eut aussi des paroles de bonté pour Nisida, Aurore comprit qu'elle partageait ses soupçons, mais elles les gardèrent toutes deux néanmoins, seulement la comtesse répéta plusieurs fois :

— Pauvre Nisida ! si vous la revoyez, portez-lui le pardon et la reconnaissance d'une mère.

Le pardon pour la faute, la reconnaissance pour le bienfait; elle avait aimé son fils,elle lui avait donné son propre bonheur, sa vie, son avenir, tout ce qu'elle possédait, la douce jeune fille, et si la femme chrétienne lui pardonnait en mourant, la mère la bénissait pour ses sacrifices.

Philippe fut profondément, ou plutôt violemment touché de cette perte. Il en fut même un peu malade. Sa tristesse était grande, il ne pouvait rester à Agathembourg, où tout nourrissait ses regrets, et parla de retourner promptement à Dresde.

— Quoi! nous séparer disait Wilhele-

mine, déjà ! nous sommes orphelins à peine et vous voulez nous quitter, vous voulez que nous allions tous les trois isolément, lorsque nous avons tant besoin d'être ensemble !

— Je ne puis rester ici, j'y mourrais.

— Cependant les affaires....

— Qu'ai-je besoin d'y être ? Nous avons des gens pour cela, d'ailleurs nous ne nous disputerons pas. Mais, j'y pense ! faites mieux, venez à Dresde.

— A Dresde ! répéta Aurore, en rougissant.

— Oui, pourquoi pas ? où pourriez-vous trouver un meilleur asile ? La Suède est inhabitable pour nous, les autres pays de l'Europe, ne nous offrent guère de chances de fortune. En Saxe, M. de Levanhaupt aura, je vous en réponds, de l'emploi. Il sera bientôt général-major comme je le suis moi-même, la cour est une des plus agréables du monde, l'électeur vous connaît et vous aime, tout est à souhait et nous ne nous séparerons pas.

Wilhelmine, ou ne s'était point aperçue de l'amour de Frédéric-Auguste pour sa sœur ou ne s'en souciait guère, ce qui est plus probable d'après les suites; Philippe

traitait légèrement cet amour, ainsi qu'il traitait toutes choses, quant à Aurore elle était trop heureuse de cette résolution pour chercher à la combattre. Ils se mirent donc tous en chemin pour Dresde, suivis de Bontemps, devenu factotum de Philippe, suivant les désirs de son oncle et de son frère, et Nisida apprit, avec une joie mêlée de craintes que ses compagnes d'enfance étaient si près d'elle. Les dernières paroles de la comtesse lui furent rappelées fidèlement, elle pleura beaucoup, et se les fit répéter plusieurs fois.

— Ma mère avait deviné la vérité, ajouta Philippe, et je crois qu'Aurore la sait comme

elle. Tu pourrais la recevoir, tu ne lui apprendrais rien.

— Et si elle est indiscrète?

— Je te réponds d'elle, plus que de moi encore, d'ailleurs notre secret n'en sera pas longtemps un pour elle, l'électeur s'est enflammé plus que jamais, il en a la tête tournée, il le lui dira.

— Philippe, répondit Nisida, d'un air grave et sérieux, je ne verrai pas ta sœur, mon exemple serait dangereux et, je te parle ici comme te parlerait ta sainte mère, si Dieu ne l'avait pas prise. N'as-tu pas

tort, n'as-tu pas un tort immense d'avoir exposé ta sœur au danger qui la menace? Elle est aimée de l'électeur et elle l'aime, entends-tu?

— Ah! bah!

— Comment! tu n'en prévois pas les suites, tu n'as pas d'inquiétudes, tu ne vois pas où celà te mène, où cela conduira la pauvre Aurore? Philippe, Philippe, te voilà le chef de ta maison, veille sur ta sœur!

— Ma sœur est libre, Nisida, l'électeur l'est aussi, car les princes le sont toujours

malgré les liens que la politique leur impose ; si son bonheur est là, pourquoi l'empêcherais-je d'écouter la voix de son cœur.

— Mais c'est affreux, c'est horrible ce que tu dis? La corruption des cours, t'a-t-elle donc gagné déjà? Ne vois-tu plus la différence du bien et du mal ? Trouves-tu le déshonneur de la comtesse Aurore de Kœnisgmarck, une chose si simple qu'il y faille prêter les mains.

— C'est toi, Nisida, qui ne sais rien de la vie! un simple gentilhomme, un seigneur même déshonorerait la comtesse de Kœ-

nisgmarck, mais un prince, ce n'est pas la même chose. Est-ce que mademoiselle de La Vallière, mademoiselle de Fontanges, madame de Montespan ont été déshonorées en France? Est-ce que mademoiselle de Kerouet, devenue duchesse de Porstmouth, a été déshonorée en Angleterre? Est-ce que mademoiselle de Schulembourg est déshonorée en Hanovre, et tant d'autres! Certes, je n'aiderai en rien à cette intrigue; si elle a lieu, je feindrai de ne rien voir, mais je ne me reconnais pas missionde l'en empêcher.

Nisida employa toutes les prières, tous les arguments, et ne put rien obtenir davan-

tage. Philippe parlait comme les gens de son temps, qu'une religion lucide et profonde n'éclairait pas; il croyait à la vertu d'une maîtresse royale, ou plutôt cette atteinte à la vertu n'en était pas une à ses yeux, surtout dans l'état de liberté où se trouvait la comtesse Aurore. Il en résulta pour l'amour du prince une facilité qu'il n'avait point, sur laquelle il était loin de compter, et qui le combla de joie. Il voyait Aurore du matin au soir, bien souvent seul à seule; son deuil lui interdisait les fêtes, elle vivait dans la retraite, et les courtisans, à leur grand regret, apercevaient à peine ce nouvel astre pointant à l'horizon.

Les autres favorites furent abandonnées,

elles en cherchèrent et en trouvèrent promptement le motif. Aurore était encore innocente qu'elle passait déjà pour la maîtresse de l'électeur, que déjà les demandes et les placets lui arrivaient de toutes parts, on s'adressait à elle comme à une puissance souveraine, elle s'en montra blessée et offensée, et s'en plaignit à Philippe.

— Je n'ai rien fait pour mériter une pareille offense, lui dit-elle.

— Ah ! pensa le jeune homme, les maladroits se sont trompés de date.

Nous voudrions en vain cacher la part indirecte, ou tout au moins latente, que le comte de Kœnisgmarck prit à la liaison de sa sœur avec l'électeur de Saxe, ses lettres à Dorothée en font foi. Il en parle comme d'un fait établi et connu, contre lequel il ne se permet aucune observation. On en sera moins étonné en se rappelant que la pieuse abbesse de Fontevrault, madame de Mortemart, sœur de madame de Montespan, venait souvent à la cour de Louis XIV, et y passait de longues heures entre le roi et sa maîtresse. Elle recevait les faveurs du monarque pour elle et pour son couvent, dont elle ne se dissimulait pas la source, et cependant madame de Mortemart, aux yeux du rigide saint Simon lui-même, passait

pour une personne de grande vertu, dont jamais le soupçon n'approcha. Il est donc peu surprenant que Philippe de Kœnisgmarck, bien moins scrupuleux que la digne abbesse, se soit contenté de laisser faire, et c'est en effet tout ce qu'on peut lui reprocher.

Il ne profita en aucune manière de la fortune de sa sœur, et ce nouvel incident n'ajouta rien à la faveur de Frédéric-Auguste pour lui.

Le sacrifice de Nisida à l'avenir d'Aurore devint donc inutile. Son exemple n'eut rien produit de plus. Elle ne s'en condamna pas

moins à la retraite la plus absolue, et défendit à son amant de révéler son existence.

— Je ne verrai pas Aurore, malgré le bonheur que j'aurais à la retrouver, ce serait offenser la mémoire de sa mère, et manquer à la reconnaissance, je ne la verrai pas.

Un jour, elle était seule, elle l'était depuis longtemps, Philippe l'avait laissée toute la semaine sans paraître, et elle commençait à s'en inquiéter vivement. Elle se promenait dans son jardin, suivie pas à pas par le petit Galaor, nom donné à son chien

d'après un des héros de la chevalerie, auquel Philippe ressemblait le plus, lorsqu'on heurta fortement à la porte de la maison.

— Ah ! s'écria-t-elle toute joyeuse, Galaor, courons, c'est lui ! c'est ton maître !

La servante ouvrait déjà, un homme, enveloppé d'une mante vénitienne, entra, conduisant une femme plus enveloppée que lui encore. A leur aspect, Nisida se recula en arrière, mais elle avait été aperçue, et ils marchèrent de son côté.

— Ne fuyez pas, belle Nisida, dit l'homme, c'est moi.

Et il ôta son capuchon, c'était l'électeur.

— Quant à la personne que voici, vous ne serez pas fâchée de la voir, j'espère.

L'inconnue se débarrassa de ses coiffes et se jeta dans les bras de Nisida, c'était Aurore. Elles eurent en effet une grande joie à se retrouver, mais, après le premier moment passé, après les avoir introduits dans le petit salon qu'elle habitait, elle se leva tout à coup et demanda la permission au prince de s'expliquer franchement devant lui.

— Je vous prie de faire comme si je n'y

étais pas, autrement je me retirerais sur l'heure, et vous me priveriez d'un vrai plaisir.

— Aurore, dit-elle, je vous dois un grand bonheur, et je vous en remercie, je n'ai pas besoin de vous le répéter, vous n'en doutez pas. Je n'ai pas besoin non plus de vous dire pourquoi je suis ici, ce que j'y suis venue faire, la présence de monseigneur m'apprend que vous ne l'ignorez pas, mais ce que je dois vous dire, malgré la douleur profonde que j'en éprouve, c'est que nous ne nous reverrons plus.

— Nous ne nous verrons plus! est-ce possible?

— Aurore, je dois tout à votre mère, à votre famille, orpheline, abandonnée, j'ai été élevée par elle comme sa fille, et j'ai récompensé cette bonté par mon abandon. Maintenant, je ne puis, je ne dois pas mettre le comble à mon ingratitude en souffrant que vous, Aurore, vous, mademoiselle de Kœnisgmarck, vous veniez chez la maîtresse de votre frère.

— Nisida!

— Oui, ma sœur, oui, ma chère Aurore, je vous aime trop, j'ai trop de tendresse pour tout ce qui porte votre nom, pour vous donner un pareil exemple, je vous ai

revue, je vous ai trouvée toujours plus belle, toujours aussi bonne, aussi tendre pour la pauvre Nisida, cela me suffit, c'est du bonheur pour longtemps. Retournez maintenant dans votre sphère brillante et laissez-moi dans l'asile que j'ai choisi, vous n'y sauriez venir davantage sans y perdre votre gloire et votre dignité.

Mademoiselle de Kœnisgmarck devint très rouge à ces paroles, elle essaya de surmonter son émotion néanmoins.

— Comment, Nisida, vous calomnier vous-même, comment méconnaître ce dévoûment admirable, cette passion si pleine

de sacrifices qui vous attache à mon frère? Ne parlez point ainsi, ne vous laissez pas aller à ce découragement de vous-même, vous êtes digne de tous les respects, n'est-il pas vrai, monseigneur?

Le prince se contenta de baiser la main de Nisida avec un respect plus profond qu'il n'eût baisé celle d'une reine.

— Je sais ce que je vaux, Aurore, je sais les motifs qui m'ont dirigée, mais je n'en suis pas moins une fille perdue, je n'en ai pas moins manqué aux devoirs imposés à mon sexe, je n'en suis pas moins hors de

la société où je devrais vivre, où j'aurais dû rester, et *vous*, vous ne pouvez approuver par votre présence une semblable conduite, vous ne pouvez être ici entre Philippe et moi, la présence de son altesse électorale ne saurait vous absoudre, embrassez-moi une fois encore et partez.

— Non, non.

— Partez, vous dis-je, seulement écoutez un dernier avis, dicté par l'affection la plus vraie que vous rencontrerez jamais, n'oubliez pas le nom que vous portez ; ce que vous excusez, ce que vous louez dans Ni-

sida, la pauvre fille, ne pourrait s'excuser dans la comtesse Aurore de Kœnisgmarck, qui se doit à son frère, à sa sœur, au monde, à la mémoire de ses parents. Que Dieu vous envoie un bon mari, un digne, un beau, un brave seigneur, aimez-le, soyez heureuse près de lui, mais ne cherchez jamais le bonheur en dehors du devoir, vous ne savez pas ce qu'il en coûte!

Aurore avait de nouveau baissé le regard, Frédéric-Auguste aussi embarrassé qu'elle, donnait au diable la jolie prêcheuse, lorsque la porte s'ouvrit tout à coup et Philippe entra d'un air de bonne humeur et préoccupé tout à la fois.

— Ah! merci, merci, ma sœur, s'écria-t-il, vous l'avez découverte et je vois sans doute le coupable, je ne saurais vous en vouloir de son indiscrétion, merci.

Personne ne répondit, il reprit presque aussitôt :

— Je suis d'autant plus heureux de cette circonstance qu'il me faut la quitter encore, je viens de recevoir une lettre...

— De Hanovre! interrompit vivement Nisida.

— Non, point de Hanovre, soyez tran-

quille. Il est question de vous, au contraire, ma chère enfant, le comte Pamphili est retrouvé, il peut, il doit me donner des lumières sur ce qui s'est passé, sur votre mère et votre famille, et je dois à vous, à moi, de vous rendre une fortune que je vous ai fait perdre.

— Vous n'irez pas, pour moi, trouver ce comte Pamphili, je ne le veux pas, tout ceci cache un piége, vous n'irez pas.

— Je n'irai pas en effet, l'envoyé de son altesse sera chargé des démarches que je dirigerai seulement. Il s'agit de votre avenir.

— Que m'importe mon avenir! je n'ai point d'avenir, moi, je n'ai que le vôtre Tant que vous ne vous lasserez point de ma modeste existence, près de vous, je n'en veux pas d'autre, si je vous perdais, je n'aurais plus besoin de rien. Ne vous occupez point de moi, je le répète, et ne quittez pas vos sœurs, votre auguste ami, pour ma fortune, je n'en veux pas.

— Le prince sait que je dois partir, il le sait et il m'en a donné l'ordre.

— C'est vrai.

Nisida les regarda tous les deux en si-

lence, puis, se retournant vers Aurore, elle lui dit d'une voix brisée :

— Ne le laissez pas partir, il ne reviendra plus.

— Quelle folie !

— Vous savez bien pourquoi je dis cela, Philippe, vous savez que je devine, vous savez que vous ne me trompez point, cette femme, cette Platen vous a écrit et vous allez la rejoindre.

— Je vous engage ma parole d'honneur que madame de Platen n'est pour rien dans ce qui se passe, ni directement, ni indirectement.

— Alors, c'est Dorothée; vous allez à Hanovre, ne le niez pas, j'en suis sûre.

Philippe nia pourtant, le prince confirma sa négation, mais Nisida ne se persuada point.

— Aurore! Aurore! s'écriait-elle désespérée, faites qu'il ne parte point, il ira près

de cette malheureuse, qui le perdra, qui noüs l'enlèvera à jamais. Faites qu'il reste.

Ni Aurore, ni Philippe, ni le prince ne purent consoler cette douleur inconsolable.

Elle ne voulut rien croire, ni rien entendre. Le comte passa près d'elle deux jours presque entiers avant de se mettre en route. Il chercha les subterfuges les plus vraisemblables, se fit aider par sa sœur; qui revint malgré les défenses, par le prince, Nisida ne cessa de pleurer et de souffrir, on

l'arracha de ses bras mourante, et, lorsqu'il eut disparu :

— Je ne le reverrai plus! murmura-t-elle.

X

Ismaël et Agar.

Nous allons maintenant voir ce qui s'était passé à Hanovre pendant l'absence de Philippe, et les raisons qui le rapprochaient si promptement de Sophie-Dorothée. L'instinct de l'amour n'avait pas trompé Ni-

sida, il courait près d'elle, une lettre ainsi conçue ne lui avait pas permis d'hésiter :

« Partez, arrivez sur-le-champ, j'ai be-
» soin de vous, le moment est venu de rem-
» plir votre promesse et d'être pour moi le
» chevalier sans peur et sans reproches. Je
» vous attends. »

Il montra ce billet à l'électeur, il lui montra aussi une lettre d'un jeune officier, lui donnant des nouvelles de la cour, parmi lesquelles se trouvait celle-ci :

« Votre régiment des gardes est donné à

» un étranger, à un Italien, ami de la com-
» tesse de Platen, qu'on appelle le comte
» Pamphili. Il prétend vous connaître, il
» prétend en savoir beaucoup sur la famille
» d'une jeune fille adoptée par madame
» votre mère, il est dommage que vous n'y
» soyez point pour l'entendre, vous avez en
» lui un prôneur simpiternel. Il revient,
» dit-on, du service de l'empereur. Madame
» de Platen le voit chaque jour et à toute
» heure, nous prétendons que c'est pour
» parler de vous.

»Il y a eu grand train à la cour entrele
» prince et la princesse électorale, mais
» ceci l'on en parle point, et pour cause. »

Frédéric-Auguste était trop heureux d'avoir retrouvé Aurore pour rien refuser à son frère. Il arrangea donc une mission dans les états du Nord et de l'Allemagne, afin de tromper l'inquiétude de Nisida ; Philippe, ingrat, comme un homme auquel on a tout accordé, voulut se persuader qu'elle ne souffrirait pas trop, il partit sur les ailes du désir et de l'espérance. Il arriva promptement à Hanovre, se cacha dans la ville, prévint, dès le même soir, mademoiselle de Kensebeck qu'il était là, et fut introduit, comme à l'ordinaire, la nuit, dans son appartement par les jardins. Voici ce qu'il apprit après les premiers épanchements :

La princesse depuis son départ, avait

vécu presque toujours seule, presque toujours loin de la cour ou du monde, sous prétexte de sa santé, mais parce qu'il lui était en réalité impossible de revoir madame de Platen, sans que tout son être se révoltât de rage et de jalousie. Cette dernière resta également plusieurs jours sans paraître, non qu'elle fut accessible à la honte, mais elle avait peine à contenir le désespoir où le départ hautain de Philippe l'avait jetée. L'électrice, qui se refroidissait de plus en plus pour sa bru, ne vint même pas s'en réjouir avec elle. On était parvenu à les brouiller en persuadant à la belle mère que la jeune femme faisait sur son compte des épigrammes avec ses filles d'honneur et le comte de Kœnisgmarck.

Elle le crut d'autant plus facilement qu'elle avait surpris souvent des regards moqueurs entre la comtesse de Platen et lui, lorsqu'il était question de la science et de ses instruments d'astronomie. Depuis lors elle ne voyait Dorothée qu'aux occasions, ce qui la rendait plus isolée et plus triste encore.

Un soir la princesse et quelques personnes de sa maison s'étaient attardées sur une plate-forme du château, jusqu'à une heure assez avancée de la nuit : elles causaient dans cette intimité que l'obscurité autorise souvent. Enfin, il fallait rentrer. Tout dormait déjà dans ce vieux château, elles pri-

rent à un soldat une lanterne de corps-de-garde, pour se diriger au milieu du labyrinthe des corridors, riant et plaisantant comme des jeunes femmes sorties de leurs habitudes, Dorothée en oubliait un peu ses chagrins.

— Je ne sais où nous allons, dit la princesse, mon Dieu! que ce bâtiment est immense! voici un côté que je ne connais point, voyons-le c'est noir comme l'entrée de l'enfer et le vent souffle comme dans la forêt. Je gage qu'il y a des revenants : Madame de Sondorf, passez la première avec votre lanterne et explorons un peu ces pays perdus. Vous n'en savez pas plus que moi, je le parie.

Les rires redoublèrent mêlés d'un peu de terreur, elles se pressaient involontairement l'une contre l'autre, pour se rassurer, en riant toujours, et la princesse redisait d'une voix tremblante :

— Décidément c'est très amusant d'avoir peur.

Elles marchèrent ainsi pendant assez longtemps, lorsqu'au tournant d'une galerie, un tourbillon de vent passant par une meurtrière, éteignit la lanterne et les plongea dans l'obscurité. A peine si quelques rayons de la lune déjà couverte par les nuages, se reflétaient sur les dalles blan-

ches et pour comble de bonheur elles ignoraient où elles se trouvaient. Cette partie de l'immense château était inhabitée, on y reléguait les chartes, un vieil arsenal, les meubles hors de service, nul n'y entrait jamais et les dames moins que les autres. Elles commençaient à maudire leur folle entreprise et mademoiselle de Kensebeck parlait de se dévouer pour aller chercher du secours, lorque madame de Sandorf s'écria qu'elle voyait de la lumière à une fenêtre peu éloignée.

— Je m'oriente maintenant, ajouta-t-elle, c'est là ce corps de logis, communiquant par une galerie au château, où le prince électoral a installé son turc Soliman et ses

instruments de chasse, j'y suis venue une fois et je crois que j'y me reconnaîtrai.

— Allons donc, dit la princesse, nous nous confions aux lumières de votre mémoire. Puissent-elles ne pas s'éteindre comme votre lanterne !

XI

Ismaël et Agar (suite).

Elles avançaient toujours, la clarté les guidait, elles trouvèrent la galerie, la traversèrent, et enfin arrivèrent à une porte dont la serrure céda sur-le-champ.

— Victoire! madame, s'écria madame de

Sandorf, voici une chambre éclairée, nous allons sortir de notre embarras.

La princesse la suivit, mademoiselle de Kensebeck également; elles virent un appartemement somptueusement meublé, et par terre, sur des coussins, Soliman, le Turc du prince Georges, dormant les poings fermés, comme un domestique à son poste.

— Soliman est splendidement logé, dit en riant Dorothée, je n'ai point de si belles draperies.

— Avancerons-nous?

– Certainement. Il faut savoir quel trésor garde cette sentinelle, endormie à son poste.

Un vagissement se fit entendre.

— Qu'est-ce que cela ? continua la princesse, est-ce que Soliman établirait ici un harem, ou quelque nourrice ? Voyons donc.

Les deux dames se regardèrent. Un soupçon terrible leur arriva en même temps. Toute la cour savait que mademoiselle de Schulembourg avait mis au monde, depuis

quelques jours, un charmant poupon ; la princesse seule l'ignorait, selon l'usage. On se demandait seulement dans quel asile écarté la mère et l'enfant s'étaient cachés. Tout se remarque parmi les courtisans. Ils avaient parfaitement vu que le prince Georges, depuis plus d'un mois, ne sortait pour ainsi dire point de son appartement, qu'il s'y renfermait et n'y recevait personne, sous prétexte de santé. De là on concluait que la belle Mellusine avait été conduite loin de la résidence, pour éviter l'éclat, et que son absence semblait si pénible au prince Georges, qu'il en fuyait toute distraction.

Madame de Sandorf et mademoiselle de

Kensebeck eurent donc en même temps la pensée qu'elles pourraient bien avoir découvert le nid mystérieux de ces amours coupables, et cette dernière, par un mouvement involontaire, se mit devant la princesse, en lui disant :

— N'avancez pas, madame.

— Pourquoi donc ?

— Je ne sais, mais je vous en supplie, n'allez pas plus loin, il y a peut-être ici quelque danger.

— Un danger! dans ce palais, Kensebeck, et quel danger donc? ne sommes-nous pas chez l'électeur de Hanovre, le père de mon mari, et ne suis-je pas la femme de son fils? laissez-moi passer.

Elle l'écarta tout à fait d'un geste impérieux, souleva la portière et entra.

Le coup d'œil qui s'offrit à elle était fait pour la frapper d'étonnement et de douleur; elle vit une chambre à coucher, meublée avec tous les raffinements du luxe, des tentures, des draperies éclatantes, des tableaux, des glaces, si rares à cette époque, et, dans

un lit de dentelles, une belle jeune femme, avec un enfant blanc et rose dans un berceau à ses côtés. Entre le fils et la mère, était assis Georges de Hanovre, radieux; des larmes de bonheur tremblant à sa paupière et couvrant de baisers la main potelée de la petite créature dans laquelle il cherchait les traits adorés de sa maîtresse.

Sophie Dorothée resta immobile de surprise à sa place, elle n'était point aperçue encore; les tapis éteignaient le bruit de ses pas. Mais la jeune mère se retourna, jeta un cri et cacha sa tête sous ses couvertures; le prince l'aperçut en même temps et resta d'abord aussi étonné, aussi effrayé que l'é-

taient les deux femmes elles-mêmes. Enfin la colère saisit Dorothée, la jalousie maternelle s'éveilla, et les outrages qu'elle avait supportés pour elle-même, elle ne put les supporter pour ses enfants. La vue de ce bâtard, si carressé, si chéri, tandis que les enfants légitimes n'étaient pas même admis dans l'appartement de leur père, la révolta et lui fit tout oublier. Elle devint comme une tigresse, une lionne défendant ses petits, elle donna carrière à son ressentiment, et les douleurs, les offenses, amassées sur son cœur depuis si longtemps débordèrent ; elle accabla les deux coupables.

— J'ai trop souffert, et c'en est trop,

s'écria-t-elle, je n'en puis plus supporter davantage. Quelle audace! amener cette fille, ce bâtard, jusque dans le palais de votre père! où j'habite, où sont vos enfants! Ah! j'en aurai justice! la dernière des mères et des épouses aurait le droit de l'obtenir, on ne me la refusera pas. Je ne sais qui me tient de faire jeter à la porte cette misérable et ce fruit d'un adultère odieux, mais je vous le répète, j'en aurai jutice, dussé-je porter la cause à la diète, à l'empereur, dussé-je vous traduire au ban de l'Europe entière.

Mellusine ne put supporter une pareille scène, dans l'état où elle se trouvait, après

quelques jours de couche, elle tomba dans des convulsions épouvantables et poussa de tels cris qu'on l'eut entendue du bout de la ville. Le prince, jusque-là accablé sous le poids de la honte et du remords, se releva, furieux à son tour, et se jetant sur sa femme, la repoussa hors de la chambre et la menaçant du poing, en l' accablant d'injures et d'invictives.

— Sortez à l'instant, sortez, où je vous tue! disait-il, écumant de rage, si par votre faute la femme que j'aime tant est frappée de quelque malheur, c'est vous qui me répondrez de sa vie. De quel droit entrez-vous chez moi à cette heure? sortez, mais sortez donc!

La princesse restait debout, à la même place, calmée par les cris de sa rivale, épouvantée de la colère de son mari et des suites que cette scène pouvait avoir. Il la poussa violemment, la poursuivit jusques dans la galerie, et là, comme il trouvait qu'elle ne s'éloignait pas assez vite, il saisit les longues boucles de ses cheveux, flottant sur sa poitrine, selon la mode du temps, et se mit à la frapper avec tant de rudesse que le sang jaillit bientôt d'une plaie qu'il lui fit à la tête, en la jetant contre le mur.

Dorothée, à son tour, poussait des cris déchirants, madame de Sandorf et mademoiselle de Kensebeck appelaient au se-

cours de toute la force de leurs poumons, elles n'osaient laisser la princesse aux mains de ce furieux, pour aller chercher les domestiques, elles craignaient qu'il ne la tuât tout à fait, bien qu'elles eussent en vain essayé de l'arracher à sa barbarie. Vingt personnes accoururent avec des flambeaux on se précipita entre eux, on parvint à enlever la princesse à son bourreau et ses deux dames la reçurent dans leurs bras, évanouie, mourante. Quant au prince électoral, aussitôt qu'il aperçut du monde il rentra dans la chambre de Mellusine, dont il ferma la porte au verrou.

Il fallut emporter Dorothée à son appar-

tement une fièvre ardente et le délire se déclarèrent, ses femmes embarrassées de leur responsabilité, tinrent un conseil entre elles, et se résolurent à réveiller l'électrice, qui après nombre d'hésitations, se décida à venir.

— Eh ! bien, qu'y a-t-il ? demanda-t-elle de mauvaise humeur. Pourquoi troubler mon sommeil, qu'est-ce que ce bruit, ces cris étourdissants ?

Mademoiselle de Kensebeck lui montra la princesse et lui raconta ce qui venait d'arriver, avec les paroles que son indigna-

tion lui arracha. L'électrice l'écouta en remuant la tête, suivant son habitude.

— Mon fils a été un peu vif, j'en conviens, mais si la princesse ne s'était pas amusée à courir la nuit par les corridors, cela ne lui serait point arrivé. Voilà ce que l'on gagne à quitter son lit au lieu de dormir. On verra avec l'électeur demain ce qu'il y aura à faire, d'ici là faites venir les médecins de la cour et soignez cette folle.

Et, tournant sur ses talons, elle alla se recoücher.

Dorothée n'avait rien entendu, rien vu,

depuis ce moment fatal. Elle passa la nuit dans des crises affreuses; vers le matin, revenue à elle, elle demanda ses enfants. Ils lui furent amenés, elle les couvrit de baisers et de larmes et déclara qu'elle voulait se lever, pour aller avec eux demander justice à son beau-père et à sa belle-mère. Mademoiselle de Kensebeck, espérant l'en empêcher, lui raconta la visite de l'électrice, sa dureté; elle crut qu'elle ne voudrait point s'exposer à un refus. Sophie Dorothée n'en tint compte.

— J'irai, répondit-elle, j'irai malgré tout; je veux les voir, je le dois à moi-même, à mes enfants, l'électeur m'entendra, il fau-

dra qu'il m'entende; habillez-moi-sur-le champ.

Elle s'habilla en effet et courut plutôt qu'elle ne marcha, malgré son extrême faiblesse. Un instant de réflexion lui fit laisser ses enfants chez elle. Ils étaient assez grands pour se souvenir, et peut-être en avaient-ils déjà trop entendu. L'électeur était seul, dans son cabinet; en la voyant si pâle, si défaite, les cheveux et le front cachés sous un bandeau, il ne put se défendre d'un sentiment de pitié, ne lui laissa pas le temps de parler, et lui dit avec un geste d'encouragement.

— Je sais ce qui vous amène, ma fille, et

nous allons en causer raisonnablement, asseyez-vous. Mon fils a été vif, très vif. que diable! on peut être amoureux d'une autre femme que la sienne, on peut l'aller voir en cachette; mais, quand on est découvert on baisse la tête, on demande pardon et on s'humilie, sauf à recommencer après; aussi, je vous promets de le tancer vertement et de faire sortir cette fille du palais avec son bâtard, soyez tranquille, vous ne les verrez plus et vous n'avez rien à craindre pour vos enfants; mon fils n'est pas le roi de France et nous ne souffririons pas ici de duc du Maine, ou de comte de Toulouse; mais, en revanche, vous ferez bien quelque chose pour moi, je l'espère.

— Tout ce que vous m'ordonnerez, monsieur.

— Je ne vous ordonne pas, ma chère enfant, je vous prie, faites-y attention, ce n'est pas le prince qui vous parle, c'est le père; je sais que Georges vous abandonne, qu'il en aime une autre: je sais qu'à votre âge l'isolement et l'abandon sont difficiles à supporter, aussi me trouverez-vous très indulgent sur les peccadilles de la jeunesse; j'attends de vous seulement un peu de prudence, que vous ayez un galant, que ce galant soit le beau comte de Kœnisgmarck, qui a apporté tant de désordre dans ma cour, je ne m'y oppose point, pouvu que

vous y mettiez de la mesure et que vous sachiez vous cacher.

— Me cacher, Monsieur! je n'ai pas besoin de me cacher, pourquoi me cacherai-je?

— Je sais tout, ma mignonne, bien que je n'en aie rien laissé paraître, vos rendez-vous, vos correspondances, vos entretiens nocturnes, je n'ignore rien de cela, ce qui ne m'empêche pas de croire à votre parfaite innocence, de soutenir envers et contre tous que vous êtes incapable d'aucune faute et que vous êtes aussi fidèle à

votre époux que madame Pénélope l'était au sien.

— En vérité, monsieur, de la part de tout autre que vous, je n'entendrais pas une parole de plus.

— Je le crois pourtant moi, il faut que vous m'entendiez; il faut que vous sachiez jusqu'au bout ce que j'ai à vous dire : jusqu'ici, votre mari, ne s'est soucié de rien, mais cette aventure va le rendre plus attentif et plus sévère; sa maîtresse, que vous avez insultée, lui ouvrira les yeux, au cas où il s'obstinerait à les tenir fermés.

— Je ne comprends pas ce que signifient ces paroles ni où vous voulez en venir, monsieur, ce que je sais c'est qu'on me calomnie, c'est que je ne suis point coupable, c'est que je n'ai aucuns reproches à me faire et que j'ai résisté à toutes les séductions.

— A toutes ? en êtes-vous bien sûre ?

— A toutes, oui, monseigneur.

— Vraiment ?

Il se mit à lui raconter à peu près jour

par jour ce qui s'était passé entre Kœnisgmarck et elle, ou du moins tant de circonstances diverses qu'elle en resta confondue. Il lui montra différents objets donnés par elle au comte, et qu'elle ne put méconnaître, et lui demanda ensuite ce qu'elle pensait de ces preuves-là.

— Je pense que la vérité et le mensonge sont mêlés au point de se rendre mutuellement vraisemblables ; mais je n'en persiste pas moins à vous jurer que tout ceci est faux, et que je suis innocente.

— Ne jurez pas, vous mentiriez. Écoutez

mes conseils surtout. Pardonnez au prince des torts que vous partagez, soyez heureuse mystérieusement et, publiquement, montrez-vous résignée. Votre mari se consolera de votre infidélité, s'il l'apprend, en obtenant le repos, mais se plaindre alors qu'on sait si bien rendre l'offense, c'est trop exiger, aussi, taisez-vous.

— Il me faudra donc souffrir de tous côtés? Accepter l'outrage et les traitements indignes que j'ai subis, accepter la calomnie, et la laisser sans punition, accepter tout et de tout le monde, subir la haine et la jalousie de madame de Platen avec ses funestes conséquences, et la présence de mademoiselle de Schulembourg et l'humi-

liation qu'elle m'apporte. Non, monsieur, non. Je n'ai pas la patience de madame l'électrice, moi, je vous en avertis, je n'ai pas pour me consoler l'amour de la voûte céleste et de ses brillantes constellations, je me révolterai, je parlerai haut...

— Et vous vous perdrez, madame, voilà tout ce que vous arriverez à obtenir. Je n'ai, du reste, plus rien à vous dire qu'une chose. Votre sort est entre vos mains. Je serai plein d'indulgence et de bonté pour la faute cachée, le jour où le moindre bruit amènerait un éclat inévitable, ne comptez plus sur moi, adieu.

Dorothée sortit furieuse et plus malade

encore de chez son beau-père. En rentrant chez elle, elle laissa exhaler sa colère et sa juste douleur. Mademoiselle de Kensebeck essaya vainement de la calmer, elle ne voulut rien entendre.

— Je vais rappeler Kœnisgmarck, et écrire à ma mère, lui dit-elle, il me faut la justice, il me faut le divorce. Je retournerai chez mes parents, et une fois mon mariage cassé, une fois libre, rien ne m'empêchera plus de suivre la voix de mon cœur.

XII

Fuite et retour.

Dorothée se décida à se retirer dans sa famille; cédant aux instances de son amie dévouée, elle consentit à ne point rappeler encore M. de Kœnisgmarck, et à attendre une décision plus positive dans sa situation.

Elles convinrent ensemble que la princesse cacherait son départ, qu'elle se mettrait en route le soir secrètement pour Celle, afin d'y arriver à l'improviste le lendemain matin, et de prévenir ainsi les méchancetés qu'on pourrait lui faire.

— Je connais mon père,disait-elle, si on tourne son vieux Bermstoff contre moi, il se laissera tourner aussi, et ces misérables ici sont capables de tout. Il est donc très essentiel que je lui parle la première. Je vendrai mes bijoux pour l'acheter ce vieux ladre, sauf à ne plus porter jamais ni diamants, ni perles.

Quelque diligence qu'elle fit, elle avait été

prévenue. Madame de Platen se doutait de longue main qu'elle en viendrait à ce parti, et déjà le ministre avait été acheté. Elle voulut enlever à son ennemie, même cet asile naturel auquel elle avait droit, et la réduisant au désespoir, la punir de lui avoir enlevé l'homme qu'elle aimait le plus sur la terre. Le duc de Celle fut instruit de ce qu'on appelait les déportements de sa fille, il sut ce que savait déjà son frère, c'est-à-dire le peu de la vérité que les espions avaient découvert, mêlé à des mensonges épouvantables, et dont la vraisemblance cependant ne pouvait être discutée.

Il en résulta une grande colère de sa part et la signification à la duchesse sa femme,

qu'elle eut à ne plus l'importuner en faveur d'une misérable qui portait le déshoneur dans leur maison, et dont, pour rien au monde, il ne voulait embrasser la cause.

— Qu'elle ne s'avise pas de venir ici surtout, car je la chasserais.

A l'heure où son père parlait ainsi l'infortunée était déjà en route pour arriver. Le matin à son réveil la première personne qui parut devant la duchesse de Celle, ce fut sa fille. Elle resta stupéfaite et désolée.

— Mon enfant! mon enfant! qui a pu vous engager à une pareille démarche? retournez à Hanovre de suite, avant que votre

père puisse soupçonner votre présence, où vous ne prévoyez pas ce qui va se passer.

— Je ne retournerai point à Hanovre, ma mère, cela ne se peut pas, cela ne se peut plus. Non-seulement j'y ai reçu le plus affreux, le plus sanglant des outrages, mais encore on m'accuse, on me calomnie, on me refuse la justice à laquelle j'ai droit. Pour l'obtenir je suis venue la demander à mon père, qu'y a-t-il de plus naturel ? qui pourrait me blâmer ?

— Mais votre père vous croit coupable, votre père ne veut pas vous voir, votre père ordonnera de vous chasser !

— Est-il possible, madame !

— Hélas ! ce n'est que trop certain et trop vrai. Je ne sais comment lui apprendre que vous êtes ici, il refusera de vous recevoir.

— Vous ne le lui apprendrez pas, madame, ce sera moi, ce sera moi seule qui affronterai l'orage, il faudra bien que mon père m'entende.

— Je vous accompagnerai, ma fille.

— Non, ma mère, le duc de Celle pourrait se trop rappeler que vous avez été mademoiselle d'Olbreuse, et pour moi il faudra qu'il se souvienne au contraire que j'étais

Dorothée de Brunswick-Lunebourg, avant de devenir l'infortunée princesse électorale de Hanovre. Attendez-moi.

Elle prit quelque nourriture, donna un coup d'œil au miroir, appela madame de Sandorf, mademoiselle de Kensebeck et ceux de sa maison qui l'avaient suivie et se dirigeant vers l'entrée officielle de l'appartement du duc, elle entra dans les salons où toute la cour attendait le bon plaisir du prince, en conférence avec un envoyé de l'empereur.

— Annoncez à Son Altesse, la princesse électorale de Hanovre, dit-elle au premier chambellan qu'elle rencontra.

Elle fut promptement entourée de ceux qui l'avaient connue, elle les reçut avec bonté mais avec tristesse, leur montra qu'elle désirait ne point être dérangée et suivit le chambellan, pour prévenir tout ordre contraire à ses désirs, elle était derrière lui au moment où il ouvrit la porte et où il prononça son nom.

— La princesse électorale de Hanovre, monsieur! répéta le prince. Vous vous trompez sans doute.

— Non, monsieur, on ne se trompe pas, répliqua-t-elle vivement, c'est bien moi, qui viens vous présenter mes devoirs.

— Madame.....

Elle était entrée déjà, le tiers importun et le chambellan se retirèrent, le père et la fille se trouvèrent seuls avant d'avoir eu le temps de se reconnaître.

— Vous ici, madame! il faut que soyez bien osée, pour vous présenter devant moi.

Le début n'était pas encourageant, la princesse n'en tint compte, elle sembla ne pas avoir compris, et parla à son père, de sa position, de son malheur, comme si elle eut été sûre de trouver en lui toute indulgence et toute bonté. Il l'écouta avec impatience d'abord, avec tranquillité ensuite,

enfin avec intérêt. Il ne l'interrompit point dans la seconde partie de son récit, la plus intéressante, les mauvais traitements qu'elle avait subis, les marques qu'elle lui montra, sa plaie à la tête encore toute fraîche, l'attendrirent enfin, et il ne put retenir une exclamation.

— On ne m'avait pas dit cela, ma fille!

La princesse profita de cette disposition pour développer son plan, pour appuyer sur la nécessité d'un divorce indispensable, et auquel peut-être son mari ne s'opposerait point, le bruit courant qu'il songeait à épouser sa maîtresse.

— Je convoquerai un tribunal de famille, et, devant tous, j'expliquerai la conduite de Georges de Brunswick, ce que j'ai souffert, les affronts dont on m'a abreuvée, je suis sûre d'avance de réussir, mais pour cela, mon père, il faut que vous me souteniez, il faut que je paraisse devant mes juges entre vous, ma mère et mes enfants, autrement je suis perdue.

Après une heure de conversation, le duc revint tout à fait à elle, il entra dans ses vues, il lui promit d'envoyer, dès le même soir, un courrier à la cour de Hanovre pour notifier ses intentions, et la princesse rentra triomphante chez sa mère.

Leur joie ne fut pas de longue durée. En

la quittant, le duc fit venir Bermstoff pour s'expliquer et s'entendre à ce sujet. Bien que la duchesse, chargée par sa fille de l'attirer à leur parti, n'eut rien négligé pour cela, pendant l'entrevue de Dorothée avec son père, elle l'avait trouvé impassible et au-dessus de toute corruption. Madame de Platen lui avait promis une si belle récompense s'il servait ses desseins, qu'il ne put accepter ni donner aucune parole à la duchesse.

Il connaissait son maître depuis longtemps, il savait par quels moyens le ramener à une opinion opposée à celle qu'il avait d'abord. En fort peu de temps, il eut bouleversé ses idées, il lui eut persuadé

que la princesse le trompait, qu'elle avait en effet subi les mauvais traitements de son mari, mais que, bien loin de l'avoir surpris avec mademoiselle de Schulembourg et son bâtard, c'était, au contraire, elle qu'il avait trouvée écrivant au comte de Kœnisgmarck.

Le duc s'emporta à ces mots et devint plus colère encore, il s'écria que sa fille l'avait trompé, qu'elle était une misérable, qu'il ne la reverrait jamais, et qu'il fallait aller lui déclarer, sur l'heure, qu'elle eût à quitter Celle et à retourner à Hanovre, si on voulait encore l'y recevoir.

— Ajoutez que je l'abandonne absolu-

ment et que, si jamais elle se réclamait de moi près de qui que ce soit, je la dénierais hautement. J'aurais pu pardonner au repentir, mais l'hypocrisie me trouvera inflexible, qu'elle le sache bien.

— La princesse voudra voir Votre Altesse, et vous lui céderez encore.

— Donnez des ordres les plus sévères pour qu'elle ne parvienne pas jusqu'à moi, et commandez ses équipages, afin de la renvoyer d'ici demain matin, ou plutôt dès cette nuit.

Le ministre ne se fit pas prier pour ac-

complir sa mission ; il trouva la mère et la fille encore tout heureuses et se félicitant de leur succès, et leur apprit la nouvelle résolution de son maître avec la douleur hypocrite d'un courtisan qui veut ménager ses victimes, dans la prévision d'un avenir inconnu et incertain.

Dorothée et sa mère jetèrent les hauts cris. Elles assurèrent qu'elles ne se soumettraient point, que le prince ne pouvait avoir pris cette résolution barbare, qu'elles allaient le voir et le faire changer d'avis.

— J'en demande pardon à Vos Altesses, répliqua Bermstoff, de l'air le plus humble,

mais elles n'arriveront pas jusqu'à monseigneur, il a donné les ordres les plus sévères pour que vous ne puissiez, ni l'une, ni l'autre, pénétrer dans son appartement, il est inutile de l'essayer.

Elles essayèrent néanmoins, mais en vain, elles ne purent réussir ni par promesses, ni par menaces, ni d'aucune façon quelconque. La duchesse, plus calme, quoiqu'aussi désespérée, engagea Dorothée à obéir, lui assurant que, s'il restait un moyen de fléchir son père, c'était celui-là.

— Je le connais et vous devez le connaître aussi. Tant que vous resterez, ni vous, ni moi ne pourrons nous faire entendre. Une

fois vous éloignée, j'arriverai, moi, et je le persuaderai peut-être, j'essayerai du moins.

Après bien des larmes, après bien des supplications, des lettres écrites et renvoyées sans avoir été ouvertes, elle se décida enfin à reprendre le chemin de Hanovre, toutes les tempêtes étaient dans son cœur. Elle médita vingt projets de vengeance, elle fit des plans les plus extravagants et les plus impossibles.

— Je reviens parce qu'on l'a voulu, disait-elle à mademoiselle de Kensebeck, mais tout est fini à jamais entre le prince électoral de Hanovre et moi. Je le verrais

à mes genoux que je ne lui pardonnerais point. Eût-il tous les trônes du monde à m'offrir je ne consentirais jamais à les partager avec lui.

L'avenir prouva qu'elle savait tenir sa promesse.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME

TABLE

Des chapitres du cinquième volume.

—

Fin de la table du cinquième volume.

Fontainebleau Imp. de E. Jacquin.